

La phonologie des sigles en italien ou "l'émergence du marqué"

Franck Floricic et Philippe Boula de Mareüil

L'objet de cet article est d'examiner la phonologie des sigles en italien. Il est bien connu que la structure phonologique des sigles s'écarte à maints égards de celle du système phonologique 'central'. Après une présentation de nos données (approximativement 800 sigles), cette étude aborde tout d'abord la question de l'oralisation des sigles, puis la question des patterns phonologiques qu'ils affichent. Les deux types principaux d'oralisation sont la lecture et l'épellation, mais un certain nombre de sigles présente également un type d'oralisation qui combine les deux: pour rendre compte de ce mode d'oralisation mixte, nous proposons un 'parsing' de gauche à droite des diverses formes, en construisant par étapes successives des sites prosodiques. Il est montré que les 'patterns' phonologiques des sigles sont marqués, et que cette marque doit être prise en considération au niveau même des représentations phonologiques. De ce point de vue, les théories phonologiques qui traiteraient la question des sigles sans égard à leur statut au sein du système lexical ne rendraient pas compte de leur spécificité. L'analyse des sigles pose donc naturellement la question de la place de cette classe d'items au sein du système linguistique. À partir des travaux des linguistes de l'École de Prague, il est suggéré que leur position à la périphérie du système lexical éclaire précisément leur caractère déviant et leur caractère phonologiquement marqué.

1. Introduction

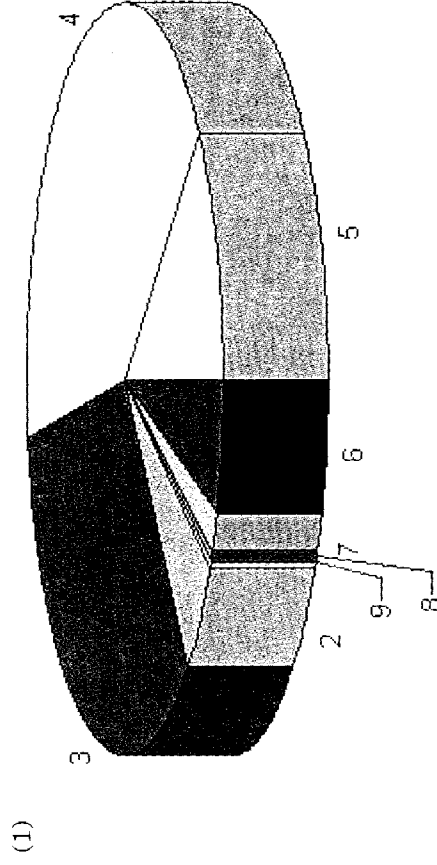
L'analyse des sigles pose des problèmes complexes qui tiennent en particulier au statut (hybride) de ces formes, et à la multiplicité des conditionnements qui gouvernent leur mode de structuration. L'une des questions les plus délicates concerne le mode d'oralisation des sigles. Elle l'est d'autant plus en italien que les sigles sont moins nombreux et d'un usage plus limité qu'en français, par exemple (Boula de Mareüil & Floricic 2001); un certain nombre de sigles ne sont en effet connus et utilisés qu'au sein d'institutions ou de milieux professionnels spécifiques, et il arrive même que la dénomination complète d'une entité soit préférée à l'utilisation du sigle correspondant, quelle que soit d'ailleurs la structure du sigle en question. Les observations qui suivent, sur le mode d'oralisation des sigles, sont relatives à l'ensemble (inévitablement) restreint des formes dont nous disposons: il s'agit en l'occurrence d'un échantillon de quelque 800 sigles. L'autre question difficile concerne en italien l'accentuation

des sigles. Le problème de l'accent est en lui-même complexe, il l'est plus encore lorsque l'on prend en considération des formes dont la structure s'éloigne souvent des schémas qui caractérisent le lexique natif italien. La question des sigles débouche donc inévitablement sur le problème du statut de ces formes et de leur degré d'intégration au système lexical.

2. Les sigles en italien: aspects généraux

2.1. Le corpus

Notre corpus est constitué de 832 sigles dont la répartition est indiquée en (1): chaque tranche signale la proportion des sigles relativement au nombre de graphèmes qui les composent.



Ce sont les sigles composés de quatre graphèmes qui constituent la plus grande partie des formes de notre corpus, suivis de près par les sigles composés de trois graphèmes. À l'extrémité inverse, le pourcentage le plus faible concerne les sigles composés de huit et neuf graphèmes. On peut remarquer d'ailleurs que dans ce dernier cas, les sigles reprennent la séquence initiale (syllabe ou suite segmentale) de l'expression source plutôt que telle ou telle consonne ou voyelle. À titre d'exemple, les sigles *ACMONITAL*¹ (Acciaio Monetario Italiano) ou *FENASALC* (Federazione Nazionale Sindacati Autonomi Lavoratori Commercio) ne se réduisent pas aux consonnes et voyelles

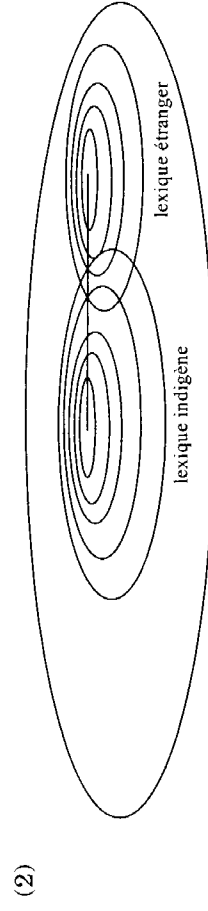
initiales des lexèmes dont ils sont formés. La siglaison, en effet, est un cas particulier de l'abréviation qui sert à raccourcir des groupes de mots en ne retenant que les lettres ou syllabes initiales – à l'intérieur même des sigles, le point abréviatif n'est pour nous pas pertinent.

Ceci nous amène à préciser que nous n'avons pas choisi de restreindre le terme de sigle au complexe formé par la lettre initiale de chacun des termes constitutifs d'une expression donnée. En revanche, l'expression en question renvoie généralement à une réalité extra-linguistique de quelque nature que ce soit (politique, socio-culturelle...) qui peut faire l'objet d'un enjeu discursif: il est par exemple possible de prendre la *FENASALC* comme topic d'un discours; cette restriction nous permet d'exclure des abréviations telles que *sup* (superiore) ou *c.a.* (corrente anno).

Précisons enfin que les sigles de notre corpus résultent d'une recherche informatisée réalisée via Internet et qu'ils couvrent des domaines d'activité variés tels qu'ils se manifestent en Italie dans diverses zones géographiques. Un sigle tel que *APIEF* (Associazione Padovana Insegnanti di Educazione Fisica) désigne une association qui en-dehors d'un domaine géographique et culturel donné peut être inconnue au plus grand nombre. C'est donc en contactant directement les personnes intéressées que nous avons pu identifier le mode d'oralisation du sigle et sa forme phonétique.²

2.2. Les sigles au sein du lexique

Les sigles présentent en italien une grande variabilité dans leur réalisation formelle. Or il est possible d'appréhender cette variabilité structurale comme un continuum séparant deux pôles opposés: certains sigles ont une structure qui les apparente en tout et pour tout aux unités du lexique 'indigène', alors que d'autres présentent une structure interne qui d'une certaine manière les oppose au lexique 'indigène' et les rapprochent des mots d'origine étrangère.³ On peut représenter ce continuum de la manière suivante:



Il n'est pas rare en effet que la sélection de certains éléments constitutifs du sigle soit dictée par la relation que peut entretenir le sigle avec des formes existant dans la langue. C'est le cas par exemple de *L.U.C.E.* (L'Unione Cinematografica Educativa), qui entretient de toute évidence une relation étroite avec le substantif *luce* ([lurtʃel]), de même qu'avec *Duce*.⁴ On peut d'ailleurs remarquer que l'on parlait de *l'Istituto LUCE*, ce qui montre bien que la consonne initiale du sigle cesse dans ce cas d'être associée au déterminant féminin singulier *l'* la structure morphologique et prosodique du sigle est alors assimilée à celle du substantif.⁵ De la même manière, la forme *UN.IT.I* ([u'ni:ti] Unione Italiana degli Immigrati) évoque immanquablement le participe passé *unito* (*uniti* au masculin pluriel) du verbe *unire*. Là aussi, la structure morphologique et accentuelle du sigle est identique à celle du participe passé. L'observation fondamentale qui s'impose est que dans ce type d'exemple le 'pattern' accentuel du sigle se conforme à celui de l'unité lexicale indigène: aussi bien le sigle que le substantif *luce* présentent la structure $\sigma_s \sigma_w$; aussi bien l'acronyme *uniti* que le participe passé présentent la structure $\sigma_w \sigma_s \sigma_w$. D'une manière plus générale, on peut faire l'hypothèse que lorsque la forme d'un sigle peut être apparentée structurellement à celle d'une entité lexicale indigène, la configuration accentuelle du sigle correspond en général au *pattern* accentuel non marqué qui en italien caractérise ces entités lexicales: $\sigma_s \sigma_w$ dans le cas des dissyllabes, $\sigma_w \sigma_s \sigma_w$ dans le cas des formes trisyllabiques. À titre d'exemple, le sigle *F.U.C.I.* ([furiʃi], Federazione universitaria cattolica italiana), sans évoquer aucune forme de la langue italienne, présente une structure dissyllabique 'optimale' CV.CV; or, ce type de structure est dans cette langue canoniquement accentué sur la pénultième; c'est donc sur la pénultième qu'est accentué le sigle.

Cependant, à côté du cas relativement simple qu'illustre l'exemple ci-dessus, on s'aperçoit rapidement que les sigles présentent souvent des configurations qui aux niveaux segmental et prosodique sont beaucoup plus marquées. Rappelons qu'en italien des séquences initiales telles que <cn>, <cs> ou <ml> sont peu fréquentes, voire tout à fait exceptionnelles.⁶ Or des formes telles que *C.N.U.C.E.* ([knuʃel] Centro Nazionale Universitario di Calcolo Elettronico), *C.S.E.L.T.* ([kselt] Centro Studi e Laboratori Telecomunicazioni) ou *M.L.A.L.* ([mlal], Movimento Laici America Latina) montrent que ces groupes initiaux sont non seulement possibles parmi les sigles, mais qu'ils sont même assez fréquents. Le constat que l'on peut faire à propos des séquences initiales vaut d'ailleurs aussi pour la fin de mot; les mots autonomes du lexique

natif italien ne présentent pas de consonnes finales. Or, tout comme les emprunts (ex. *sport*, mot invariable en italien qui vient du français par l'anglais), les sigles admettent non seulement des segments consonantiques en position finale de mot, mais on trouve dans cette position des groupes complexes de consonnes qui contredisent les règles que l'on formule habituellement à propos du système phonologique italien. Si les sigles italiens présentent des séquences consonantiques complexes en position initiale aussi bien que finale, on s'aperçoit néanmoins que le degré de complexité de ces séquences n'est pas sans incidence sur ce que l'on peut reconnaître comme les deux principaux modes d'oralisation que sont la lecture et l'épellation.

3. L'oralisation des sigles

3.1. Lecture et épellation

La lecture et l'épellation représentent les deux modes fondamentaux d'oralisation des sigles.⁷ Comme le souligne cependant Plénat, on observe également un mode d'oralisation qui compose lecture et épellation (Plénat 1993, 1997). Aussi les règles et les principes qui commandent le mode d'oralisation ne s'appliquent-ils pas d'une manière uniforme et mécanique aux sigles italiens pris dans leur ensemble. On reconnaît en effet généralement que la syllababilité constitue l'un des critères décisifs pour le choix de l'oralisation par lecture. Néanmoins, des sigles susceptibles de former des syllabes bien formées ne seront pas forcément lus, et inversement. Le cas des sigles composés de deux graphèmes est à cet égard instructif. Aucun de ceux que nous avons relevés – certes peu nombreux – n'était lu. À titre d'exemple, les formes *G.E.* (Giudice delle Esecuzioni) et *G.U.* (Giudice Unico) sont prononcées respectivement [dʒi'e] et [dʒi'u], et non pas [dʒɛ] ou [dʒu]. D'une manière plus évidente encore, le sigle du parti politique Alleanza Nazionale (*A.N.*) est prononcé [a'nnel], et non [an], en dépit du fait que la forme [an] ne violerait en rien les contraintes de bonne formation de la structure syllabique en italien. Si l'on considère que le système phonologique de cette langue est régi par une contrainte de minimalité en vertu de laquelle les formes ne descendent pas en-dessous d'un gabarit minimal bimoraïque, force est de reconnaître que cette contrainte ne peut pas être responsable de l'épellation de ce sigle, puisqu'il respecte ce gabarit minimal.⁸ En revanche, il est un seuil dont le choix de la lecture entraînerait peut-

être la violation: il s'agit en l'occurrence du seuil d'informativité. Plus le corps d'une forme est réduit, moins elle est susceptible de constituer la désignation 'optimale' d'une réalité qui, en l'espèce, peut ne pas faire partie des connaissances partagées des interlocuteurs.⁹ Le choix de l'épellation représente donc une stratégie qui dans le cas présent permet d'optimiser l'information; elle permet, en effet, tout d'abord d'identifier une forme comme n'appartenant pas, en tant que forme, au lexique natif (cf. § 5); c'est bien le cas d'un terme tel que *G.E.*, dont l'accentuation signale le caractère périphérique au regard du lexique italien. D'autre part, l'épellation permet de désigner une notion complexe par une forme qui, tout en étant brève, conserve néanmoins une certaine substance – la prononciation [a'enne] du parti *Alleanza Nazionale* rapproche ainsi la structure du sigle de celle d'un substantif tel que *aorta* [a'orta].

Si en revanche un sigle tel que *P.M.* ([pi'emmél], *Pubblico Ministero*) est épelé, c'est évidemment parce que la séquence pm constitue en italien une syllabe mal formée, dépourvue qu'elle est d'un noyau vocalique; il suffit en effet d'insérer une voyelle pour obtenir une configuration licite que les locuteurs oralisent par lecture (cf. le sigle *P.I.M.* [piml], *Polo Informativo Medievistico*). On peut dire en ce sens que la syllababilité constitue un filtre, mais elle ne saurait être considérée comme le critère unique ni même comme le critère prépondérant. On s'en rendra compte facilement en observant les sigles composés de trois graphèmes. La seule constante ici nous est fournie par les sigles dont la structure s'intègre au schéma canonique de la syllabe; en somme, les sigles qui contiennent des éléments que l'on peut identifier comme une attaque, un nucleus et une coda, sont généralement lus. On dit donc *il C.I.F.* ([tʃif], *Centro Italiano Femminile*) ou *il T.A.R.* ([tar], *Tribunale Amministrativo Regionale*), de même que *lo I.O.R.* ([jor], *Istituto Opere Religiose*); ce dernier exemple montre d'ailleurs que la voyelle initiale du substantif *Istituto* est dans le sigle réalisée comme un glide syllabifié en attaque.¹⁰ Lorsqu'en revanche les deux graphèmes initiaux sont susceptibles de constituer une attaque complexe suivie d'un noyau vocalique, la situation présente une variabilité beaucoup plus grande. Des formes telles que *P.R.I.* ([pi'erre'i], *Partito Repubblicano Italiano*) ou *P.L.I.* ([pi'elle'i], *Partito Liberale Italiano*) sont généralement épelées, alors que des sigles tels que *C.R.O.* ([kro], *Centro di Riferimento Oncologico*) ou *C.L.U.* ([klul], *Cooperativa Libreria Universitaria*) sont tendanciellement lus.¹¹ On voit mal ici ce qui pourrait justifier l'épellation des uns et la lecture des autres: ces séquences consonantiques initiales constituent en effet les attaques complexes bien formées de

syllabes également bien formées. Il serait peut-être intéressant en l'espèce de préciser la date d'apparition de ces sigles; on pourrait faire l'hypothèse que les sigles récents tendent à être lus davantage que les sigles plus anciens, et que la lecture est préférée à l'épellation chez les jeunes (Plénat 1997). Des sigles tels que *C.L.U.* ou *C.R.U.* ([kru], *Circolo Ricreativo Università*) sont en effet utilisés dans le milieu étudiant universitaire, alors que les sigles des grands partis politiques sont souvent de formation plus ancienne. C'est en l'occurrence le cas du *P.R.I.*, dont la création remonte à 1895.¹² A contrario, il est possible de trouver une justification au fait que des sigles tels que *S.M.E.* ([zme], *Sistema Monetario Europeo*) ou *S.L.I.* ([ʒli], *Società di Linguistica Italiana*) soient lus. On dit en effet *la S.L.I.* ([laz'li]) et *lo S.M.E.* ([loz'me]). Or on peut considérer que la constric-tive initiale est ici hétérosyllabique; si en effet la séquence initiale [zm] de *S.M.E.* constituait une attaque complexe, on devrait s'attendre à trouver la forme *il* de l'article défini, conformément à ce que l'on observe avec des substantifs tels que *treno* – voir *il treno* /#lo treno/. Les formes *S.L.I.* et *S.M.E.* présentent donc certains des traits caractéristiques des sigles dissyllabiques, qui généralement sont oralisés par lecture. Précisons d'ailleurs que nous n'avons trouvé aucune exception à l'oralisation par lecture des sigles formés d'une voyelle, d'une consonne et d'une voyelle (VCV). Ces derniers représentent en effet des mots dissyllabiques bien formés qui en tant que tels sont lus. Dans la mesure où ces formes sont en outre actualisées dans le discours par un déterminant qui généralement prend la forme d'une consonne initiale, il en résulte une séquence CV.CV. qui est invariablement oralisée par lecture. On dit donc *l'I.V.A.* ([li:va], *l'imposta sul valore aggiunto*) et *l'E.N.I.* ([le:ni], *l'Ente Nazionale Idrocarburi*). On pourrait penser que ces séquences sont lues uniquement parce qu'elles constituent des formes 'optimales' du point de vue prosodique. Cependant, la lecture est avérée même lorsqu'elle débouche sur des séquences particulièrement marquées. Si l'on s'en tient aux sigles composés de trois graphèmes, on s'aperçoit rapidement que les formes du type VCC peuvent être lues en dépit même du fait qu'elles présentent une séquence finale non attestée en italien. Le cas des sigles *A.S.L.* ([azl], *Azienda Sanitaria Locale*), *A.S.M.* (['azml], *Associazione Studio Malformazioni*) ou *I.R.P.* ([irp], *Istituto di Ricerca sulla Popolazione*) est à cet égard exemplaire. Si l'on considère que ces formes sont monosyllabiques, on doit admettre d'une part que l'existence de séquences finales complexes ne constituent pas une entrave à la lecture, et que d'autre part certains sigles peuvent parfaitement violer l'échelle de sonorité et plus particulièrement le

Sonority Sequencing Principle.¹³ Observons néanmoins qu'en dépit de cette violation, une séquence telle que [zll] présente une configuration qui, tout en étant marquée, peut être rendue licite en vertu du fait que les deux segments sont assez proches et assez différents structurellement pour entretenir l'un par rapport à l'autre une relation de rection. Proches, puisque la liquide propage le trait de sonorité à la constricte adjacente; différents néanmoins puisque au sein de leur relation il est possible d'identifier un régi et un régissant, un 'gouverné' et un 'gouverneur'. Ce n'est pas un hasard en effet si les segments [z] et [l] peuvent être identifiés respectivement comme la coda et l'attaque de deux syllabes adjacentes.¹⁴ Des formes telles que *smalto* ('zmalto) ou *slancio* ('zlantfo) sont d'ailleurs possibles en italien, et nous avons dit que l'utilisation de la forme *lo* de l'article défini indiquait que la constricte ne faisait pas ici partie de l'attaque.¹⁵ Le cas des sigles *A.S.L.* et *A.S.M.* est en ce sens très proche de celui des sigles *S.L.I.* et *S.M.E.* dont nous avons parlé plus haut: de la même manière que la consonne initiale de ces derniers est hétérosyllabique et ne constitue pas avec la liquide et la bilabiale une attaque complexe, de même on peut envisager que la séquence finale des sigles *A.S.L.* et *A.S.M.* ne forme pas une coda complexe; seule la constricte ferait véritablement partie de la coda, la question étant alors de déterminer exactement le statut prosodique de la latérale et de la bilabiale – nous reviendrons plus loin sur cette question. En revanche, une séquence finale telle que [tn] ou [pm] est d'autant plus défavorisée que les deux segments finaux partagent le même lieu d'articulation. On pourrait objecter que dans un certain nombre de cas, l'identité du lieu d'articulation de deux segments adjacents ne pose aucun problème; il en est ainsi de séquences qui, à l'instar de [nt] et [mpl], peuvent être analysées soit comme une coda complexe, soit comme une séquence coda-attaque (Kaye *et al.* 1980:212). Cependant, il en va tout autrement de [tn] et [pm], qui forment des séquences coda-attaque et surtout des codas complexes beaucoup plus marquées. Si en outre on considère que la fin de mot est soumise à des restrictions particulières qui l'affectent en vertu même de son statut final, on comprend que les séquences [tn] et [pm] soient particulièrement défavorisées dans cette position (Gauthiot 1913). En anticipant ici certains aspects de la discussion que nous aborderons plus loin en détail, on peut donc identifier un domaine qui définit d'un côté un centre, où les configurations structurales sont neutres ou non marquées, et une périphérie où les configurations sont complexes ou marquées. Des séquences consonantiques qui en l'occurrence ne se distinguent que par le trait de sonorité sont particulièrement défavo-

risées en position finale: des groupes tels que [kg]/[gk], [td]/[dt], [pb]/[bp], [fv]/[vf] ou [sz]/[zs] sont donc situés à la périphérie de ce domaine. Rien d'étonnant alors à ce que l'oralisation des sigles qui présentent ce type de configuration mette en jeu des 'stratégies de réparation'. Par exemple, le sigle *UTETD* (Università della Terza Età Tempo Disponibile) est prononcé soit ['u:ted] soit ['u:tel], mais non ['u:tetd]. Nous allons voir cependant qu'une autre stratégie mise en œuvre pour résoudre ce type de configuration est celle de l'oralisation mixte.

3.2. L'oralisation mixte

Nous avons vu qu'en général les sigles étaient soit lus, soit épelés, et que le choix entre ces deux modes d'oralisation était conditionné par des contraintes de bonne formation de leur structure prosodique; nous avons vu également que ces modes d'oralisation n'étaient pas entièrement réductibles à ces contraintes, puisque des paramètres non phonologiques peuvent entrer en ligne de compte. En réalité, on peut considérer que la présence dans le sigle d'une voyelle ou de voyelles susceptibles de constituer le noyau de syllabes favorise la lecture et que son absence déclenche par défaut l'épellation. Nous avons donné à ce titre l'exemple du sigle *P.M.* ([pi'emme], *Pubblico Ministero*), qui ne saurait être lu puisque dépourvu de noyau (cf. *[pm]); c'est précisément la fonction de l'épellation que de le pourvoir de nucleus. Or, nous avons vu précédemment que cette exigence prime sur la présence de consonnes en coda et même sur la constitution de codas complexes. Cette ligne d'analyse est particulièrement intéressante dans le cas présent, car même si de toute évidence les conditionnements de l'oralisation mixte sont multiples, on s'aperçoit que ce mode d'oralisation se fonde essentiellement sur ce critère. De l'étude que nous avons menée sur les sigles qui présentent une oralisation mixte, il résulte que le 'parsing' des diverses formes s'effectue de gauche à droite, en construisant par étapes successives des sites prosodiques. Cela signifie que si les deux consonnes initiales d'un sigle ne sont pas susceptibles d'entretenir une relation de dépendance au sein d'une syllabe, si en somme les deux consonnes ne sont pas susceptibles de former l'attaque complexe d'une syllabe pourvue d'un noyau, l'épellation apparaît alors comme une stratégie mise en œuvre pour résoudre le caractère mal formé de séquences illicites. Par exemple, un sigle tel que *C.N.E.L.* ([ˈknel], *Consiglio Nazionale dell'Economia e del Lavoro*) constitue une syllabe composée d'une attaque, d'un noyau et d'une coda; même si la séquence consonan-

tique initiale ne correspond pas aux séquences que l'on rencontre habituellement en italien, il reste qu'elle est bien formée au sens où la nasale, plus sonore que l'occlusive, peut être analysée comme le dépendant d'une configuration dont l'occlusive [k] constitue la tête. En revanche, un sigle comme *C.N.G.E.I.* ([tʃien'dʒɛj], *Corpo Nazionale Giovanni Esploratori Italiani*) présente trois consonnes initiales dont la structure interne et l'inter-relation interdisent qu'elles puissent former l'attaque complexe d'une syllabe dont la diphongue constituerait le noyau. Si l'on part de la gauche de cette forme, l'épélolation des deux premières consonnes résout la configuration mal formée en construisant deux syllabes pourvues d'un noyau: [tʃi] et [ɛn]. On aurait pu s'attendre à trouver des réalisations telles que [tʃini'dʒɛj] ou [tʃienne'dʒɛj]/[tʃenne'dʒɛj], mais il s'agit moins en l'occurrence de construire des formes 'idéales' que des formes viables. Bien qu'elle soit parfaitement possible, la constitution d'un trochée syllabique [ɛnnel] est généralement écartée au profit d'une rime branchante [ɛn] favorisée dans le cas présent par la syllabe finale. Cette dernière constitue en effet une syllabe bien formée ([dʒɛj]) qui semble conditionner le choix de l'oralisation par lecture. Or, dans la mesure où la lecture représente l'option non marquée mise en œuvre lorsque des conditions de 'bonne formation' sont satisfaites, on comprend qu'elle puisse s'étendre au-delà du domaine où elle est activée. Dans le cas de [tʃien'dʒɛj], le fait que la nasale occupe la position de coda de la seconde syllabe montre que le domaine d'activation de la lecture est étendu de la syllabe finale à la syllabe pénultième. Le cas d'un sigle tel que *U.I.L.D.M.* ([wildi'emmel], *Unione Italiana Lotta alla Distrofia Muscolare*) est à ce titre intéressant parce qu'il présente une configuration symétriquement opposée. Les trois éléments initiaux sont en effet susceptibles de former respectivement l'attaque, le noyau et la coda d'une syllabe bien formée; la première partie du sigle est donc lue.¹⁶ En revanche, la lecture peut difficilement être étendue à la totalité du sigle, car il en résulterait un type de coda hyper-complexe qui, même parmi les sigles de notre corpus, n'est pas attestée (cf. [wildm]). Dans la mesure où d'autre part la dentale [d] ne peut être syllabifiée comme attaque d'une syllabe qu'à condition que cette dernière contienne un noyau, l'épélolation permet précisément de 'réparer' la configuration mal formée, en assignant à la syllabe un noyau vocalique.

Nous avons dit que l'identification des principes qui régissent le mode d'oralisation des sigles constituait l'une des questions les plus difficiles qui se posent à celui qui entreprend l'étude de ces formes; les observations que nous avons faites plus haut ne sauraient donc

être considérées comme exhaustives. Aussi, dans une langue à accent mobile comme l'italien, cette question n'est peut-être pas la plus problématique. La question de l'accentuation, en effet, représente l'autre grande difficulté que posent les sigles. Comme nous le disions en introduction, la question de l'accent est d'une extrême complexité et mériterait à elle seule un exposé approfondi. Au regard des sigles, cette question est d'autant plus épineuse que ces formes présentent des configurations accentuelles qui diffèrent souvent de celles qui caractérisent le lexique natif italien. C'est ce qu'illustre par exemple un sigle tel que *A.D.I.CO.R.* ([adikor], *Associazione Difesa Consumatori e Risparmiatori*), qui est accentué non pas sur la pénultième mais sur l'antépénultième. Pour rendre compte de ce type de configuration, nous allons voir que l'une des hypothèses possibles assigne un rôle central à la notion d'extramétrie.

4. La question de l'extramétrie

4.1. Observations générales

La notion d'extramétrie résulte d'une réflexion sur la nature du pied et du poids syllabique. Dans la mesure où l'on restreint l'inventaire des pieds aux pieds binaires et non bornés, la notion d'extramétrie est alors indispensable pour rendre compte de l'application de certaines règles. Pour reprendre les termes de Hayes (1995:57), "an extrametricality rule designates a particular prosodic constituent as invisible for purposes of rule application: the rules analyze the form as if the extrametrical entity were not there". En d'autres termes, les règles peuvent être 'aveugles' vis-à-vis des éléments extramétriques, ces derniers étant invisibles aux règles. Aussi l'extramétrie est-elle soumise à un certain nombre de contraintes concernant son lieu d'application: en particulier, un constituant (segment, syllabe, pied, mot prosodique...) ne peut être extramétrique qu'à la frontière (droite ou gauche) de son domaine, la frontière non marquée pour l'extramétrie étant la frontière droite. De plus, la règle d'extramétrie est bloquée si elle rend extramétrique le domaine entier des règles accentuelles.¹⁷ L'extramétrie affecte donc essentiellement deux niveaux: le niveau segmental – un segment est identifié comme n'ayant pas de valeur moraique – et le niveau des constituants prosodiques supérieurs (syllabe, pied, mot prosodique...). Ainsi, une forme telle que *medico* ([mediko]) en italien sera analysée comme (3a) et non comme en (3b).¹⁸

- (3) a. (x.)
 $\sigma \sigma < \sigma >$
 b. (x . . .)
 $\sigma \sigma \sigma \#$

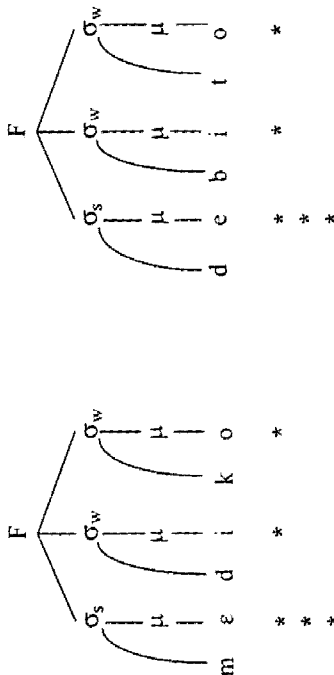
Pour ce qui est en revanche d'une forme telle que *festival*, accentuable soit sur la syllabe initiale ('festi'vall), soit sur la syllabe finale ('festi'vall), elle sera dans le premier cas lexicalement marquée par l'extramétrie de la syllabe finale: ¹⁹ la dernière syllabe étant inviolable aux règles accentuelles et la pénultième étant légère, c'est sur l'antépénultième que tombe l'accent.

- (4)
- $$\begin{array}{c}
 F \\
 \swarrow \quad \searrow \\
 \sigma_s \quad \sigma_w \\
 \text{fes} \quad \text{ti} \\
 < \sigma > \quad < \sigma > \\
 < \text{val} >
 \end{array}$$

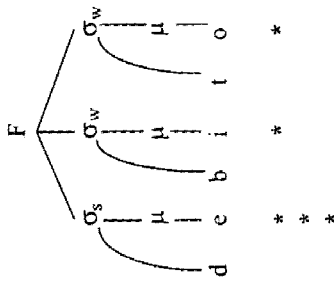
Pour rendre compte de l'accentuation finale ('festi'vall), Repetti (1993) considère que les oxytons sont marqués dans le lexique pour bloquer la règle d'extramétrie; la syllabe finale demeure donc bimoraïque, d'où l'oxytonèse. Le même blocage caractériserait des formes telles que *bazar* [ba'ddzar] ou *boutique* [bu'tik] – selon Chierchia (1983/1986), des formes de ce genre sont un argument en faveur du statut de pied de la syllabe finale (Chierchia 1983/1986). En revanche, l'accentuation initiale des dissyllabes terminant par une consonne conduit à analyser comme extramétriques les consonnes finales d'un certain nombre de formes d'origine étrangère. Il en serait ainsi des substantifs *alcool* ('alkol), *zenit* ('dze:nit), *Nobel* ('no:bell) ou *summit* ('summit) qui tous ont la forme d'un trochée syllabique: les segments [l] et [t] étant extramétriques, la syllabe finale serait monomoraïque, d'où l'accentuation de la pénultième.

Il n'entre pas dans notre propos de discuter d'une manière détaillée le problème de l'extramétrie. Observons néanmoins que l'une des motivations essentielles de l'extramétrie réside dans le postulat de binarité: il s'agit d'éliminer les pieds ternaires et de dériver ainsi les structures ternaires de structures binaires. Or la reconnaissance de pieds ternaires en italien simplifierait d'une manière évidente des configurations pour lesquelles on invoque habituellement des mécanismes plus ou moins complexes et arbitraires dont l'une des justifications majeures est de préserver le sacro-saint postulat de binarité.²⁰ La reconnaissance de pieds ternaires pourrait ainsi non pas éliminer, mais du moins restreindre l'usage que l'on fait

- (5) a.

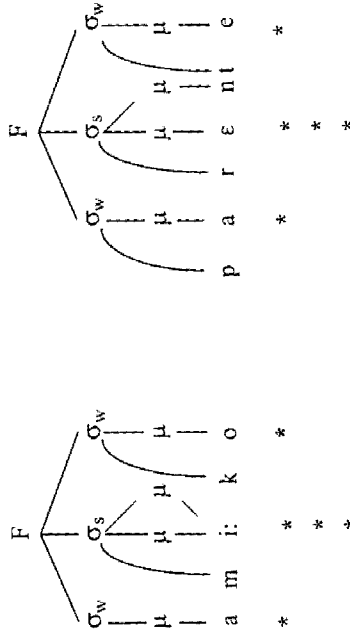


- b.

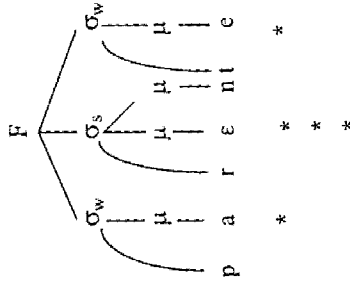


Parallèlement, des substantifs tels que *amico* (la'mi:kol) ou *parente* (pa'rente), qui présentent une configuration $\sigma_w \sigma_s \sigma_w$ particulièrement fréquente parmi les trisyllabes, peuvent être analysés comme des amphybraques – Marotta (1999) rappelle que selon l'étude de conduite par Mancini & Voghera (1994), 93,3% des dissyllabes italiens sont paroxytons, contre 81,1% des trisyllabes:²²

- (6) a.



- b.



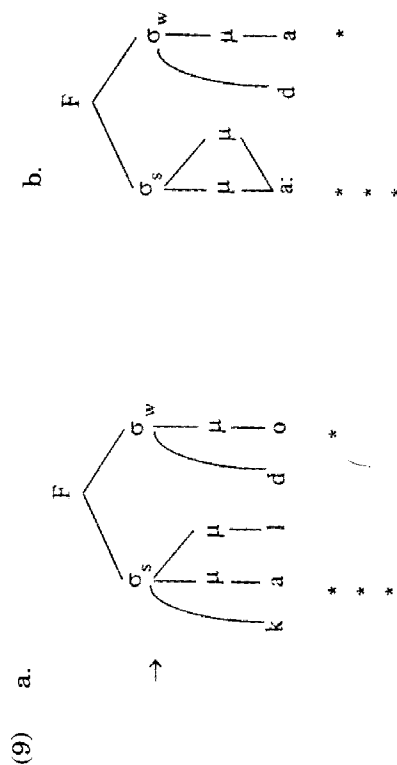
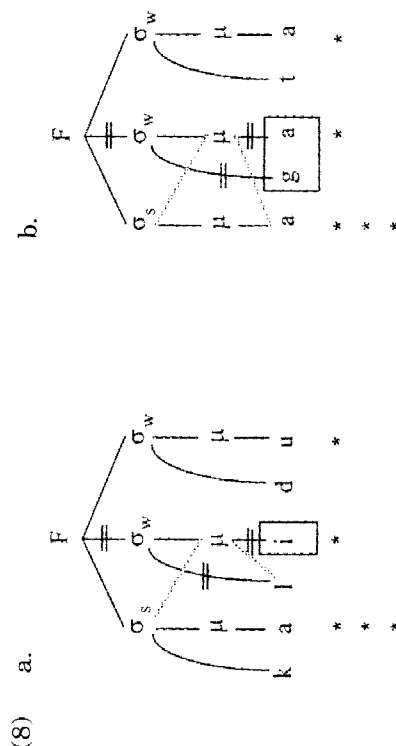
D'autre part, l'accentuation initiale ou finale de lexèmes tels que *festival* montre qu'il existe une relation évidente entre la syllabe initiale et la syllabe finale d'un certain nombre de lexèmes trisylla-

biques finissant par une consonne. À cet égard, le cas d'une forme telle que *Internet* est encore plus problématique; la syllabe médiane, que l'on peut considérer comme lourde, devrait théoriquement attirer l'accent; or cette forme est elle aussi accentuée sur la finale (*inter'net*) ou sur l'antépénultième (*in'ternet*), mais non sur la pénultième (*in'ternet*).

Une analyse qui confère un statut d'extramétrie à la syllabe finale des proparoxytons ne dit cependant rien de cette relation. Si en revanche on considère que cette alternance advient au sein d'un domaine que l'on peut reconnaître comme un pied et que des phénomènes de compensation ont lieu au sein de ce domaine, la double accentuation que nous venons de signaler s'éclaire naturellement: la syllabe médiane de ces formes trisyllabiques peut être analysée comme le point de neutralité de deux éléments mutuellement polaires (Hjelmslev 1933, 1935; Brøndal 1943).

(7)	in	ter	net
	σ	σ	σ
	-	0	+

Cette polarisation répond d'ailleurs en même temps au principe général selon lequel les pics et les creux doivent former des alternances aussi harmoniques que possible.²³ Remarquons d'une part que cette relation privilégiée qui unit la syllabe antépénultième et la syllabe finale existe également parmi les sigles à finale consonantique composés de quatre syllabes. Une forme telle que *ACMONITAL* (Acciaio Monetario Italiano) par exemple est prononcée [ak'monital], mais non [akmo'nital].



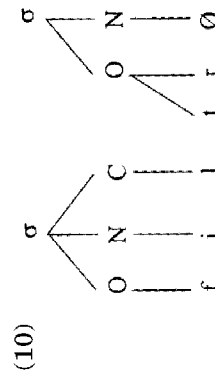
D'autre part, cette relation privilégiée trouve une expression particulière dans le phénomène de syncope qui au sein des dactyles affecte parfois la syllabe médiane. D'un point de vue diachronique, il est bien connu que les adjectifs italiens *caldo* ([kaldol]) et *verde* ([vɛrde]) proviennent respectivement de *cālidus* et *vīridis*. Or ce sont les deux éléments polaires qui se maintiennent, une fois que la syllabe médiane disparaît. De la même manière, et d'un point de vue synchronique cette fois, certains noms propres tels que *Agata* ([a'gata]) connaissent une forme hypocoristique qui préserve uniquement la syllabe initiale et la syllabe finale: [a.ɖal].²⁴ Cela montre en premier lieu que le domaine au sein duquel les processus phonologiques opèrent comprend les trois syllabes de la forme source [agatal]; cela montre d'autre part qu'au sein de ce domaine la syllabe médiane a un statut particulier au regard de l'initiale et de la finale (cf. schémas (8) et (9)).

Observons enfin qu'un sigle tel que *I.N.A.I.L.* ([i'naʎl], Istituto Nazionale per l'Assicurazione contro gli Infortuni sul Lavoro) est accentué sur la pénultième. La syllabe finale ne porte donc pas l'accent, et ce en dépit du fait qu'on pourrait la définir comme lourde, voire hyper-lourde. Or assigner à la consonne finale un statut d'extramétrie ne changerait en l'espèce pas grand chose: si l'on considère que la diphtongue est associée à deux mores, la syllabe reste lourde et constitue donc un 'candidat' idéal pour l'assignation de l'accent. Malgré cela, c'est la syllabe initiale qui porte l'accent, et non la syllabe finale. On ne peut donc qu'être d'accord avec Marotta (1999:101) lorsqu'elle conclut, à la suite de Bafle (1996): "[...] l'extrametricità sembra avere non solo lo scopo esclusivo 'di piegare i dati alla teoria', ma anche l'effetto, certamente indesiderabile, di rendere la teoria stessa non falsificabile".

Une autre hypothèse pour rendre compte des consonnes finales consisterait à les analyser comme attaque de syllabes à noyau vide. C'est par exemple la position qu'adopte Piggott (1994, 1999).

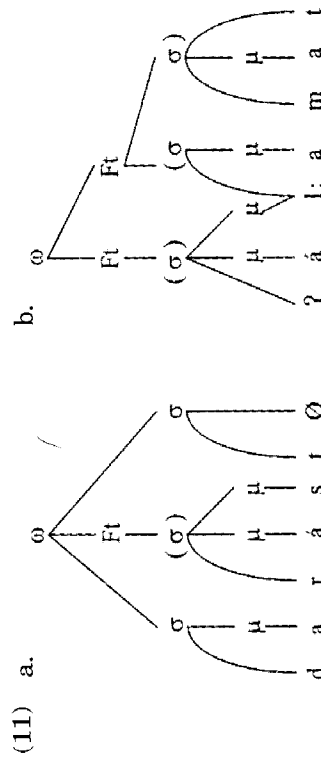
4.2. La question des consonnes finales

Ce qui caractérise en effet un grand nombre de sigles en italien, c'est la présence de consonnes ou de groupes consonantiques finaux, alors que le vocabulaire natif italien n'admet pas (ou marginalement) ce type de configuration. L'étude de Piggott (1999) est à cet égard intéressante, puisqu'elle discute en détail la question du statut des consonnes finales et de leur licenciement prosodique. L'observation fondamentale de Piggott est que les consonnes en fin de mot peuvent être, selon les cas, analysées soit comme des codas, soit comme l'attaque de syllabes à tête vide. En particulier, lorsque certains groupes consonantiques finaux occupent systématiquement à l'intérieur du mot des positions d'attaques, les probabilités sont grandes pour que ces consonnes en fin de mot soient analysées comme des attaques plutôt que comme des codas. Une forme telle que *filter* en français peut donc être représentée de la manière suivante:²⁵



Inversement, lorsqu'une consonne finale contribue au poids de la syllabe et présente donc une valeur moraique, elle est alors selon toute vraisemblance associée à une position de coda. Dans ce cas, la consonne moraique est en principe 'licenciée' par la syllabe qui la domine. Cependant, si en vertu du 'Head Licensing Principle' les voyelles sont invariablement licenciées par la syllabe dont elles sont la tête, il n'en va pas de même des consonnes finales qui dans une partie des cas ne présentent pas le profil de codas.²⁶ La nécessité de distinguer 'parsing' et 'licensing' des segments conduit donc le chercheur à proposer deux types de 'licenciement' des consonnes finales:²⁷ le *Direct-Licensing* (D-Licensing) et le 'Remote Licensing' (R-Licensing). Le 'Direct-Licensing' désigne une relation de licenciement dans laquelle l'élément licencié est directement dominé par la catégorie

rie qui le licencie. En revanche, le 'Remote Licensing' désigne une relation de licenciement dans laquelle des catégories prosodiques interviennent entre l'élément licencié et la catégorie qui le licencie: dans ce dernier cas, la relation de licenciement prosodique est donc indirecte. Bien qu'elles soient respectivement syllabifiées en attaque et en coda, les consonnes finales de formes telles que *darást* ou *államat* en palestinien sont dans cette perspective licenciées par le mot prosodique, conformément au principe de licenciement des consonnes finales (Licensing Final-C).²⁸

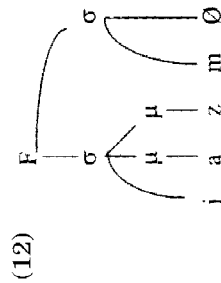


Aussi convient-il de préciser que les consonnes ainsi licenciées n'ont pas de statut moraique; comme le montrent les représentations ci-dessus, ces consonnes sont ici licenciées (via 'Remote Licensing') par le mot prosodique. Ce que montrent également ces représentations, c'est que les consonnes licenciées par 'R-Licensing' sont situées en fin de mot. Or Piggott limite précisément l'application du 'R-Licensing' aux éléments situés à la frontière d'une catégorie prosodique. Suivant cette restriction en effet, un élément β est R-licencié par α si et seulement si il est situé à l'extrémité droite/gauche en α et s'il est immédiatement dominé par une catégorie prosodique qui est située à l'extrémité droite/gauche en α. C'est bien le cas des deux exemples ci-dessus, puisque la consonne [t] est finale au sein du mot et qu'elle est dominée par une syllabe qui est elle aussi finale au sein de ce domaine.²⁹ Aussi l'analyse de Piggott fait-elle une prédiction fondamentale au regard du mode de licenciement des consonnes finales: l'absence de correspondance entre des consonnes finales et des codas internes constitue un argument définitif de l'application effective du 'R-Licensing'. En revanche, lorsque le 'Remote Licensing' des consonnes finales n'est pas actif dans la grammaire d'une langue, c'est le 'Direct Licensing' qui régit

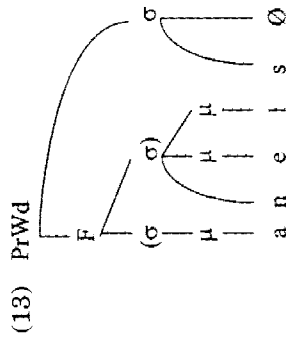
leur apparition; dans ce dernier cas, les consonnes finales ont alors le statut de codas.³⁰

A partir du moment où l'on considère que tout élément doit occuper une position dans la hiérarchie prosodique, on peut donc dire que les concepts de 'Direct Licensing' et 'Remote Licensing' permettent d'attribuer un statut à des éléments que jusque là on pouvait qualifier d'extraprosodiques: les consonnes 'extraprosodiques' sont précisément celles qui sont R-licenciées par le mot prosodique. A contrario, les consonnes D-licenciées ne peuvent pas être extraprosodiques, et présentent le profil de codas.

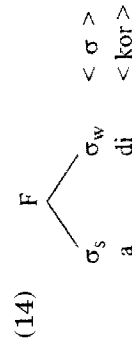
Il n'entre pas dans notre propos de discuter plus en détail l'analyse de Piggott et ses implications. Néanmoins, on voit immédiatement le profit que l'on peut tirer de notions telles que la notion de 'Direct Licensing' et de 'Remote Licensing'. Un sigle tel que *I.A.S.M.* ([ʒazm], Istituto per l'Assistenza allo Sviluppo del Mezzogiorno) montre deux consonnes finales, dont on pourrait considérer qu'elles présentent le profil typique d'une séquence coda-attaque à l'intérieur du mot.³¹ A l'instar de ce que l'on trouve dans des formes telles que *comunismo* ([komu'nizmo]), *fantasma* ([fan'tazma]) ou *osmosi* ([oz'mozil]), les segments de cette séquence constitueraient donc la coda et l'attaque d'une syllabe à tête vide, le deuxième segment pageant sa sonorité à la constrictive adjacente:



De la même manière, dans le cas de *A.N.E.L.S.* ([ʔanelsl], Associazione Nazionale Enti Lirici e Sinfonici), la liquide serait syllabifiée en coda et licenciée par la syllabe, alors que la constrictive constituerait dans ce cas l'attaque d'une syllabe à noyau vide, et serait licenciée par le mot prosodique:

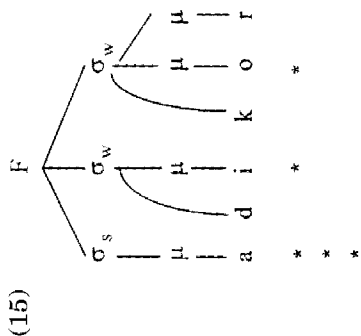


Ce que montre également la représentation en (13), c'est que la syllabe lourde n'attire pas l'accent, en violation même du 'Weight-to-Stress Principle'. On remarquera que dans une analyse par contraintes, une configuration telle que celle-ci serait malgré tout gagnante, dans la mesure où elle respecterait la contrainte de non-finalité: la constitution d'un pied trochaïque primerait sur la contrainte qui veut que l'on accentue la syllabe la plus lourde.³² Nous avons vu cependant que les sigles tels que *A.DI.CO.R.* ([ʔadikor]) étaient accentués non pas sur la pénultième, mais sur l'antépénultième. L'une des solutions consisterait évidemment à désigner comme extramétrique la syllabe finale; on aurait alors un trochée initial, et la configuration serait analogue à celle que nous avons mentionnée concernant le substantif *festival*:



Si en revanche on refuse le statut d'extramétricité à la syllabe finale – nous avons vu en effet que l'application de cette notion n'était pas sans soulever des difficultés – le problème se pose alors de savoir pour quelle raison l'accent ne tombe pas sur la seconde syllabe; rien n'interdirait a priori que l'on ait une forme telle que [a'di:kor]. Or, comme nous le rappellerons plus haut, l'amphybraque constitue en italien le schème accentuel neutre ou non marqué des formes trisyllabiques, en face du dactyle et de l'anapeste. On comprend donc qu'un sigle dont la structure est marquée puisse répercuter au niveau rythmique la même propriété. Ce qui est intéressant dans le cas présent est le mode d'actualisation de cette marque. Dans la mesure où la syl-

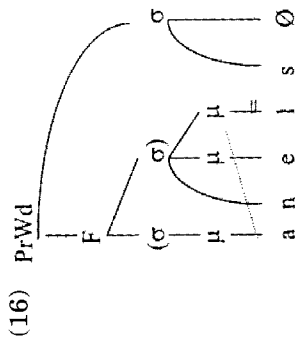
labe finale présente les caractéristiques d'une syllabe lourde, et dans la mesure où l'on peut identifier une relation polaire entre la syllabe initiale et la syllabe finale d'un trisyllabe – la syllabe finale est en effet ici l'image miroir de la syllabe initiale – on comprend que la syllabe initiale apparaisse comme le lieu où se répercute la configuration marquée qui affecte la syllabe finale du mot. Nous verrons plus loin en effet que les formes qui relèvent de la périphérie du système lexical tendent à présenter des configurations qui peuvent s'opposer à celles qui caractérisent le système central. Ce que montre la représentation suivante, c'est que les sigles dont la structure prosodique est marquée exploitent la possibilité d'un *mismatch* entre structure prosodique et structure rythmique:



En somme, c'est parce que la syllabe finale présente une configuration marquée que l'accent frappe la syllabe symétriquement opposée: la syllabe 'initiale' constitue précisément l'élément polaire de la syllabe finale des formes trisyllabiques. De ce point de vue, la structure interne de la syllabe et la position qui est la sienne au sein du mot ont bel et bien une incidence directe sur la place de l'accent, puisqu'en l'occurrence une syllabe finale bimoraïque exclut l'accentuation de la syllabe adjacente. L'accentuation initiale des trisyllabes à consonne(s) finale(s) apparaît ainsi comme un véritable 'device d'extranéité'.³³ En même temps d'ailleurs que l'accentuation de l'antépénultième signale le caractère étranger ou non intégré de la forme, il n'est pas rare que cette accentuation puisse parfois servir des fins morphologiques liées à cette *extranéité*. À des informateurs auxquels nous demandions *conosce per caso l'ADICOR*?, il arrivait d'interpréter le sigle comme *DICOR* lorsqu'il était accentué sur la pénultième ([la'di:kor]). D'où la réponse/confirmation *la DICOR?* *no*; *non la*

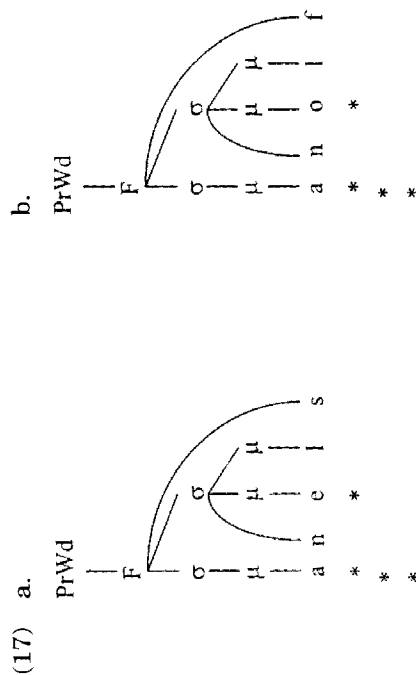
conosco.³⁴ En revanche, l'accentuation sur l'antépénultième semblait conférer à la forme le statut d'une entité étrangère au lexique central italien, en même temps qu'elle permettait de désigner la voyelle initiale comme partie intégrante du sigle.

Ces observations sont de notre point de vue autant d'arguments qui portent à prendre sérieusement en compte le statut particulier des sigles et la spécificité de leur structure métrique/prosodique. Il eût en effet été possible, face à des formes telles que *A.N.E.L.S.* ou *A.D.I.C.O.R.*, de proposer des représentations qui respectent davantage des contraintes de bonne formation imposées par la théorie. Par exemple, il était possible d'assigner au sigle *A.N.E.L.S.* ([*anels*]) la représentation suivante, où la dissociation de la liquide associée à la more et la réassociation de la voyelle à cette dernière permettent de justifier l'accentuation initiale:



Cependant, une représentation telle que celle-ci ne présente pas d'autre justification que de respecter un certain isomorphisme entre structure prosodique et structure rythmique. Or, comme nous le disions plus haut, on peut considérer au contraire que la non correspondance entre les deux niveaux est non seulement possible, mais qu'elle est même exploitée d'une manière quasi systématique dans des cas tels que celui des sigles et des emprunts, où elle sert des fins très précises. On remarquera également qu'une analyse telle que celle que nous proposons est difficilement compatible avec une représentation telle que (13), où la syllabe finale à noyau vide n'est pas prise en considération dans l'assignation de l'accent. Comment donc rendre compte de la séquence finale des sigles *A.N.E.L.S.* ou *A.N.O.L.F.* ([*anol*], Associazione Nazionale Oltre Le Frontiere) sans recourir à des 'dummy syllables', et comment préserver en même temps l'esprit des concepts de 'Direct- et Remote Licensing'? Dans la mesure où on refuse d'associer la consonne finale à la même syllabe

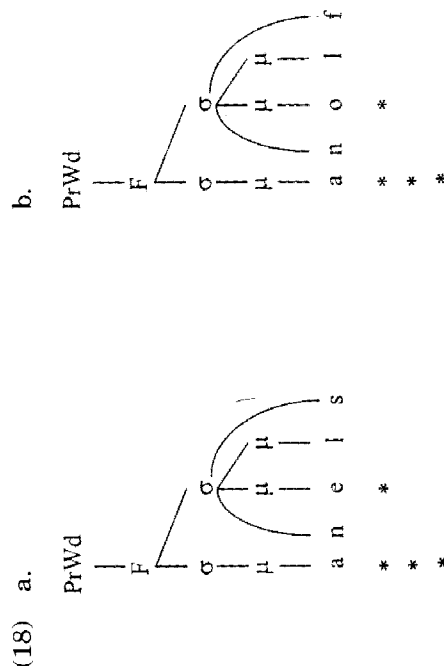
ou à une syllabe à noyau vide, on peut exploiter la possibilité que le segment soit 'parsé' au sein du constituant immédiatement supérieur, qui en l'occurrence est le pied. On aurait donc les représentations suivantes:



Ces deux représentations présentent en effet l'avantage de ne pas intégrer à la seconde syllabe des segments dont il est clair qu'ils ne font pas partie au même titre que la voyelle et la liquide, et elles présentent en même temps l'avantage de ne pas syllabifier ces segments comme attaques de syllabes dépourvues de noyau; au fond, l'association de la consonne finale au pied relève dans ce cas essentiellement d'une stratégie par défaut. On peut donc dire que les deux constrictives [s] et [f] sont toujours licenciées via 'Remote Licensing' par le mot prosodique, mais qu'elles sont 'parsées' non pas au sein de la syllabe, mais au sein du pied. Le licenciement du segment est donc indirect puisque le pied intervient entre le licencié et le licencié. Toutefois, on aura remarqué que ce type de représentation n'est pas en total accord avec les restrictions formulées par Piggott. Rappelons en effet dans quel contexte un élément est *R-licencié*: "An element β may be R-licensed by α iff it is leftmost/rightmost in α and is immediately dominated by a prosodic category that is leftmost/rightmost in α " (Piggott 1999:165). Et l'auteur de préciser: "According to this restriction, an R-licensed segment must not only be final in the prosodic word but must also be a constituent of the last syllable of the word".³⁶

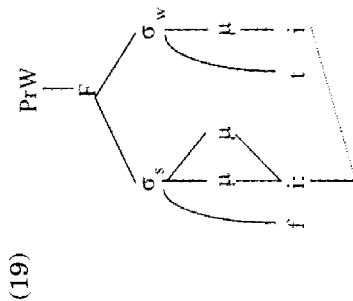
Or, dans les deux exemples ci-dessus, la catégorie prosodique qui domine immédiatement le segment final devrait être la more, puisqu'il s'agit de la catégorie située le plus à droite au sein du mot prosodique.

dique. En réalité, la précision qu'apporte Piggott montre que sa formulation du principe est directement liée à l'existence postulée de syllabes vides. Il serait bien entendu également possible d'analyser les segments [s] et [f] de [anel] et [anol] comme constituants de la syllabe finale:



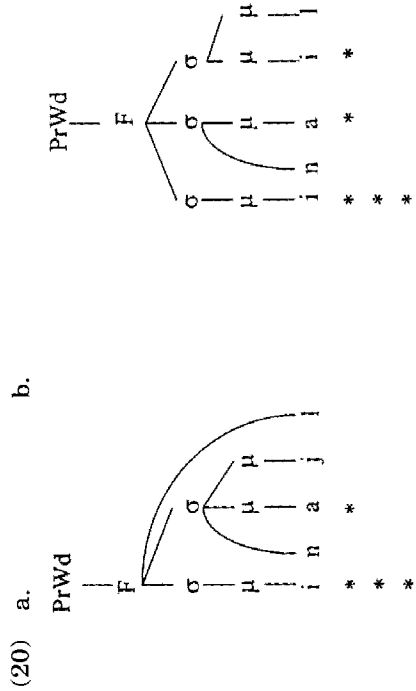
La contrainte configurationnelle formulée par Piggott serait ainsi davantage respectée. Cependant, cette solution ne rendrait pas justice du statut particulier de ces segments, dont nous avons dit qu'ils n'avaient pas à proprement parler le profil de codas. L'association des segments [s] et [f] au pied nous semble donc la solution la meilleure, puisque d'un côté elle préserve le statut non 'codique' de ces segments et qu'elle évite le recours à des 'dummy syllables'. En même temps, cette option est en accord avec l'hypothèse que l'on a affaire ici à une 'default strategy': les liquides font en italien partie des segments qui, avec les nasales et la constrictive [s], sont admis en coda. En revanche, les deux éléments de la séquence liquide + occlusive/constrictive sont fondamentalement hétérosyllabiques (voir *salza*, *polso*, *zolfo*, *golfo*...). Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si en phonosyntaxe, ces segments sont naturellement syllabifiés en attaque lorsque le mot suivant commence par une voyelle. On a en effet *L'A.N.E.L.S. ha molti aderenti* ([l'anel'sa'm-oltiade'renti]), où la constrictive est re-syllabifiée en attaque. En somme, les sigles *A.N.E.L.S.* et *A.N.O.L.F.* illustrent bien une 'default strategy', activée précisément parce que la consonne finale n'est pas suivie d'une voyelle avec laquelle elle serait susceptible de former

une syllabe. D'ailleurs, lorsque le système interdit absolument l'apparition de consonnes ou de groupes consonantiques finaux, des stratégies sont alors mises en œuvre pour 'réparer' ces configurations (Paradis 1995; Brasington 1997). À Florence par exemple, les locuteurs prononcent [tʃizl] le sigle du syndicat *C.I.S.L.* ([tʃizl], Confederazione Italiana Sindacati Lavoratori), et Marotta (1999) rappelle que le sigle *U.P.I.M.* ([u:pim], Unico Prezzo Italiano di Milano) est prononcé [u:pimme] en Toscane – voir également Rohlf (1966:467-468, § 335; Marotta 1993; Thornton 1996:85; Bafle 1999:204). De la même manière, nous avons pu constater qu'en Sardaigne, le sigle *F.I.T.* ([fit], Federazione Italiana Tabaccai) était prononcé [f:iti] – on peut analyser ici la voyelle finale comme une copie de la voyelle accentuée:



Or, si une voyelle épenthétique est insérée plutôt que de conserver la consonne en position finale, c'est que la construction d'une syllabe à la périphérie droite du mot n'est pas qu'un artefact représentationnel; elle répond à une nécessité qu'impose d'une manière impérieuse le système métrique/prosodique. *A contrario*, si aucune voyelle n'est insérée dans les formes [tʃizl] et [u:pim], c'est que la consonne finale 'peut' occuper cette position et que ces sigles sont respectivement mono- et dissyllabiques.

On mentionnera enfin à ce titre le cas du sigle *I.N.A.I.L.*, dont nous avons pu observer qu'il admettait une double syllabification: [ˈinaɪ] et [ˈinaɪl]:



En somme, la forme *I.N.A.I.L.* peut être analysée soit comme un trochée, soit comme un dactyle. Or, si la liquide était analysée comme attaque d'une syllabe à noyau vide, on ne s'expliquerait pas cette double possibilité. On peut considérer en revanche que le schéma dactylique est sélectionné parce qu'il permet d'associer la liquide à une more, chose difficilement envisageable dans le premier cas, non seulement parce qu'il en résulterait une syllabe trimoraïque, mais surtout parce que de toute évidence ce segment ne présente pas ici le profil d'une coda.³⁷ Aussi, que l'on considère l'une ou l'autre possibilité, il reste que les représentations ci-dessus enfreignent des principes fondamentaux tels que le 'Weight-to-Stress Principle', puisque les syllabes lourdes qui théoriquement devraient attirer l'accent ne sont pas accentuées. Nous avons dit plus haut que l'accent tombait sur la syllabe qui entretient une relation polaire avec la syllabe dont le profil segmental/prosodique est marqué. Dans le cas de la variante dissyllabique du sigle *I.N.A.I.L.* ([ˈinaɪ]), la syllabe initiale est la seule susceptible de contraster avec la finale. En revanche, dans le cas de la variante trisyllabique ([ˈinaɪl]), la syllabe finale entretient une relation privilégiée non pas avec la syllabe adjacente, mais avec la syllabe initiale;³⁸ nous avons vu en effet que l'assignation d'un rythme dactylique avait pour fonction de signaler le caractère non intégré de l'entité au lexique indigène. Il convient donc de donner aux sigles la place qui leur revient au sein du système. De toute évidence, les caractéristiques (segmentales, prosodiques et rythmiques) de ces formes interdisent de les traiter exactement de la même manière que les entités lexicales indigènes. Au fond, c'est le problème de l'organisation lexicale qui se pose ici, ainsi que la question des règles et des principes qui

la gouvernent. Nous allons voir que cet aspect joue un rôle crucial dans l'analyse d'un certain nombre de phénomènes qui caractérisent la phonologie du japonais.

5. Le problème de l'organisation lexicale

5.1. Le cas du japonais

Dans leur étude consacrée à la phonologie du japonais, Itô et Mester (1995) observent en effet que le lexique japonais se caractérise par une structure fortement stratifiée (Itô & Mester 1995). On y distingue en gros quatre classes de morphèmes: les formes qui constituent le vocabulaire indigène (Yamato), les formes appartenant au vocabulaire technique (les racines sino-japonaises), et les emprunts qui constituent la strate des formes étrangères. Itô et Mester distinguent enfin une classe d'éléments qu'ils qualifient de mimétiques – il s'agit essentiellement de formes de nature phonosymbolique. Or, ce lexique hautement stratifié est le lieu d'application ou de non application d'un certain nombre de contraintes structurales; en d'autres termes, certaines contraintes phonologiques ne s'appliquent qu'au sein de certaines strates et n'affectent que certaines formes. Ainsi le Rendaku, qui désigne le voisement des consonnes initiales du second membre d'un composé, est-il limité à la strate Yamato, de même que la restriction de voisement selon laquelle on ne trouve qu'une seule obstruante voisée par morphème (cf. la loi de Lyman). En revanche, la strate sino-japonaise se distingue par le monosyllabisme des racines, alors que les éléments de la strate 'mimétique' présentent quant à eux la structure bimoraïque caractéristique du mot minimal japonais. Les exemples suivants que nous empruntons à Itô et Mester illustrent chacun de ces aspects:

- (i) Rendaku: *yu* ('eau chaude') + *toofu* ('tofu') → *yudoofu* ('tofu bouilli');
- (ii) Loi de Lyman: *futa* ('couverture'), *fuda* ('signe'), *buta* ('cochon'), **budā*;
- (iii) Racine = σ : *ki* ('arbre'), *su* ('vinaigre');
- (iv) Racine = mot minimal = F (= $\mu\mu$).

Itô et Mester relèvent d'autre part trois contraintes syllabiques, qui elles aussi sont spécifiques à certaines strates:

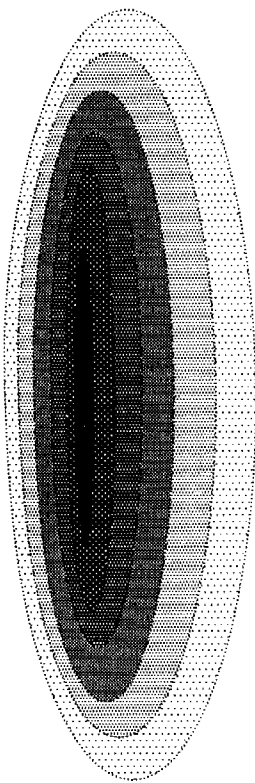
- (i) L'élément [p] n'apparaît dans les formes Yamato et sino-japo-

naïses que gémîné ou partiellement gémîné (voir *nippon* 'japonais', mais **nipon*). Ni les formes de la strate mimétique ni les emprunts ne sont affectés par cette contrainte.

- (ii) Les groupes *[nt], *[mp], *[ŋk] sont exclus dans les formes des strates 'mimétique' et Yamato, qui exigent le voisement des obstruantes post-nasales (voir *tombo* 'libellule', *kande* 'mâcher'). Or les emprunts et les termes de la strate sino-japonaise admettent parfaitement de telles séquences (voir *kompuyūta* 'ordinateur', *sampo* 'marcher').
- (iii) Les obstruantes gémînées voisées sont exclues dans les strates Yamato, sino-japonaise et 'mimétique' (voir *katte* 'acheter', *nikkori* 'sourire') alors qu'elles sont admises dans les emprunts (voir *doggu* 'chien', *beddo* 'lit').

C'est donc au sein de la strate Yamato que ces trois contraintes sont le plus fidèlement observées, alors qu'inversement la strate des emprunts autorise la violation de chacune d'entre elles. En d'autres termes, on peut dire que c'est au sein de la strate Yamato que la pression du système est la plus forte, alors que la strate des emprunts laisse filtrer des configurations qui là sont interdites.³⁹ Itô et Mester observent donc que la structuration du lexique oppose un centre et une périphérie; le domaine central du système (représenté par la strate Yamato) est celui où la plupart des contraintes sont observées, alors qu'elles sont de plus en plus inopérantes ou affaiblies à mesure que l'on s'approche de la périphérie.⁴⁰ Aussi les auteurs insistent-ils sur un point qui nous semble fondamental: la stratification lexicale est de nature graduelle. En ce sens, un modèle qui opérerait une partition tranchée entre des strates indépendantes et homogènes dans leur structure interne ne rendrait pas compte des différents degrés d'intégration d'un terme au lexique dit indigène. Itô et Mester rejettent donc le modèle binariste au profit d'un modèle qui rende compte des enchevêtrements et des gradations dont les strates lexicales sont le lieu: ils observent par exemple qu'il est quelque peu arbitraire d'opérer une partition entre une strate caractérisée par le trait [+homogène] et une autre caractérisée par le trait [-homogène]; la non-homogénéité caractérise en effet, à quelque degré que ce soit, chacune des strates. Le schéma (21) illustre la structuration du lexique en un centre et une périphérie. Le cercle central représente le domaine maximale soumis aux diverses contraintes du système:

(21)



En somme, moins un élément est identifiable comme appartenant au centre, moins il sera soumis à l'ensemble des contraintes qui régissent le domaine central. Le nombre de configurations possibles augmente donc à mesure que l'on s'approche de la périphérie, où les contraintes inhérentes au centre cessent d'être actives.

5.2. *Le centre et la périphérie*

Sans entrer davantage dans les détails de l'article d'Itô et Mester, on peut dire que l'opposition centre-périphérie et la notion de gradience éclairaient d'une manière particulièrement originale un certain nombre de phénomènes complexes qu'une analyse 'binariste' laissait dans l'ombre. Paradis (1995) observe d'ailleurs qu'Itô et Mester développent là une problématique suggérée par Chomsky. Précisons cependant que le problème de la relation entre le centre et la périphérie du système ainsi que le problème des principes qui gouvernent leur fonctionnement respectif n'est absolument pas nouveau: les linguistes des écoles de Prague, Moscou et Tartu leur ont consacré de nombreuses études – voir entre autres Isačenko (1964), Vachek (1964, 1965, 1966), Makaev (1965), Daneš (1966), Némec (1971), Uhlenbeck (1971), Zhivov (1973), Uspensky & Zhivov (1974, 1977). Avec à l'appui un grand nombre de phénomènes relevés dans diverses langues, Uspensky et Zhivov (1974, 1977) observent par exemple que des configurations illicites dans le centre du système sont parfaitement possibles dès lors que l'on prend en considération les formes de la périphérie. Ce qui est fondamental dans l'analyse d'Uspensky et Zhivov, c'est l'idée que la violation d'un certain nombre de contraintes apparaît comme systématique à la périphérie; à son tour, la violation systématique de ces contraintes peut conduire à identifier un trait comme caractéristique de la périphérie. Pour reprendre leurs propres termes (Uspensky & Zhivov 1977):

It is well-known that in the majority of cases it is impossible to formulate absolute laws for natural languages phenomena. [...] in a typological consideration of diverse exceptions it may turn out that certain ones occur relatively regularly under specific circumstances. [...] If we consider the periphery of *langue* (not *parole*) we can establish a general tendency expressed in the existence of anomalous structures in classes of peripheral elements, i.e., here the regularities inherent to the center of language do not hold.

Les structures anormales dont parlent Uspensky et Zhivov sont souvent des structures « marquées » ou « complexes » au regard de celles que l'on trouve dans le centre du système – rappelons qu'elles concernent entre autres les emprunts, les formes expressives (onomatopées; interjections) et appellatives (impératif, vocatif), ou encore les 'shifters'.⁴¹ Or les deux linguistes soulignent un aspect qui nous semble essentiel à la discussion sur la structure des sigles: dans la tendance à la complexité qui caractérise les formes de la périphérie et dans la tendance au non marqué qui caractérise le centre du système, ce sont les termes marqués d'une opposition qui émergent dans le domaine de la périphérie (Uspensky & Zhivov 1977:17):

[...] the periphery uses the marked member of oppositions to a greater extent than the center. [...] If the sequence CV ('consonant + vowel') is said to be unmarked with respect to CC and VV, it appears that the marked members occur much more frequently in the peripheral classes than in the center. Similarly if we view a closed syllable as marked with respect to an open one, it is the marked members that we find in ideophones in several languages in which closed syllables do not occur in elements of the center.

Les formes qui relèvent de la périphérie du système ne sont donc pas anormales au sens où elles seraient le lieu de l'arbitraire; ces formes sont en réalité caractérisées par des 'patterns' (segmentaux, prosodiques...) qui les identifient comme n'appartenant pas au centre du système. C'est pourquoi elles présentent des configurations qui, au regard précisément du centre, peuvent être définies comme 'marquées' ou 'complexes' au sens de Brøndal.⁴² Aussi, ce qu'il importe encore une fois de préciser, c'est que la structuration du système avec un centre ('core') et une périphérie n'est pas une affaire de binarité mais de gradience. Le passage d'un terme de la périphérie du système lexical au centre s'opère d'une manière graduelle. Il est donc inévitable que la structure (segmentale, prosodique) d'une forme donnée reflète son degré d'intégration au système central, d'où des

phases d'instabilité, de variabilité ou d'ambivalence. Daneš (1966:14) observe d'ailleurs à cet effet:

[...] there does not exist any clear line separating C and P, but a continuous transitional zone. While there certainly exist phenomena situated "in the very centre" or "in the obvious periphery", one cannot overlook the existence of items which can only be denoted as "more central »" (or, respectively, "more peripheral") than others. In short, the central and the peripheral character are qualities revealed by different items of the language system in different degrees (and in view of the fact that the transitions appear to be continuous it would hardly make sense to establish any exactly defined degrees of peripheral character.

Ces observations éclairaient donc d'un jour nouveau le 'pattern' d'un certain nombre de formes, dont nous avons pu observer qu'elles présentaient une accentuation variable. Nous avons en effet relevé que des sigles tels que *U.C.I.M.U.* (Unione Costruttori Italiani Macchine Utensili) pouvaient recevoir soit l'accentuation pénultième [u'tʃimul], soit l'accentuation antépénultième [u'tʃimul].⁴³ Or on remarquera en premier lieu que ce sigle présente une configuration segmentale qui la distingue quelque peu de celles qui caractérisent le lexique italien. À notre connaissance, les formes polysyllabiques qui en italien se terminent par la voyelle [ul] sont en effet très peu nombreuses; il s'agit en l'occurrence soit d'emprunts (ex. *bambù, caribù*), soient de formes qui résultent d'une troncation (ex. *virtù < virtute, servitù < servitute*) — voir Schuchardt (1874), Rohlf (1966:453, §321), Tekavčić (1980b:57-58, chapitre 7, §5.4, 390.1). Au demeurant, le caractère oxytonique de ces formes marquées du point de vue accentuel est signalé par un signe diacritique. Or nos informateurs nous ont indiqué que le sigle *U.C.I.M.U.* était accentué sur la pénultième par les adhérents à l'union et plus largement par les personnes qui connaissent cet organisme; à contrario, l'accentuation sur l'antépénultième était observée chez les personnes qui auparavant n'avaient jamais entendu parler de cet organisme, et pour lesquels la désignation était en tant que désignation quelque chose de nouveau. Précisons que les remarques que nous formulons ici à propos de la forme *U.C.I.M.U.* valent pour d'autres sigles qui présentent pourtant une configuration plus proche de celles des entités lexicales indigènes. À titre d'exemple, le sigle *A.GE.D.O.* (Associazione Genitori di Omosessuali) était accentué sur la pénultième par les membres de l'association ([a'dʒe:do]), mais certains informateurs à qui nous avons soumis cette forme dont ils ignoraient jusque là l'existence l'ac-

tuaient sur l'antépénultième ([ʼadʒedo]) — dans ce cas, comme précédemment, on ne peut pas exclure que l'accentuation sur l'initiale ait aussi une fonction de délimitation liée au statut étranger de la forme.⁴⁴

On trouve donc ici une confirmation des remarques faites plus haut: le rythme dactylique apparaît comme un véritable device d'extranéité, associé qu'il est au schéma marqué (ou complexe) du système accentuel italien. En revanche, l'intégration de ces sigles au système lexical central et leur appropriation par les locuteurs a pour corollaire l'assignation d'un 'pattern' accentuel non marqué ou neutre σ_w σ_s . C'est ce même 'pattern' qui caractérise d'ailleurs un emprunt tel que 'computer' ([kom'pjuter]), dont le degré d'intégration au système lexical se reflète dans l'existence de variantes orthographiques qui respectent davantage sa prononciation (voir *compiuter*); des informateurs nous ont même signalé que l'on peut entendre à Florence la variante [kom'pjute], avec effacement de la consonne finale.⁴⁵ Or il n'est pas absurde de penser que la configuration σ_w σ_s σ_w de cet emprunt arrive au terme d'une phase d'oscillation entre le schéma σ_s σ_w σ_s et le schéma σ_w σ_s σ_s . Il va de soi cependant qu'il serait difficile — sinon illusoire — de chercher à identifier un seuil à partir duquel une fois pour toutes les locuteurs abandonneraient le schéma dactylique au bénéfice de l'amphybraque. Il n'est d'ailleurs pas impossible que les deux puissent co-exister, de la même manière que le dactyle et l'anapeste co-existent dans le cas d'emprunts tels que *festival* ([ʼfestival]/[festi'val]) ou *ananas* ([ʼananas]/[ana'nas]) (Repetti 1993:83). On remarquera également que l'intégration d'une forme au système central et sa conformation aux principes qui le régissent peut avoir des manifestations autres qu'accentuelles. D'une manière générale et à l'instar de ce que l'on observe avec les emprunts, les sigles ne sont pas susceptibles de flexion en nombre. Les uns comme les autres s'apparentent donc à des formes invariables. On dit *una FIAT* et *due FIAT*, de la même manière que l'on dit *un festival* et *molli festival*. Cette indifférence au regard de la manifestation morphologique de la variation en nombre distingue nettement ces formes de celles qui constituent le lexique natif italien, et contribue précisément à les identifier comme n'appartenant pas totalement à ce lexique. Or il s'en faut que cette observation soit valable pour les sigles pris dans leur ensemble. Plus une unité est susceptible d'être interprétée comme faisant partie de plein droit du lexique dit indigène, plus elle se conforme aux règles et aux principes qui le gouvernent. Le cas d'un sigle tel que *STANDA* ([ʼstanda], Società Tutti Articoli Necessari Dell'Abbigliamento) est à cet égard intéressant. Le

degré d'intégration de cette forme est tel que, d'une part elle est de moins en moins sentie comme étant d'origine siglique, d'autre part certains locuteurs semblent admettre sans difficulté la formation d'un pluriel en *-e*, conformément à ce que l'on observe avec la classe des substantifs féminins en *-a*. On a pu en effet remarquer que certains locuteurs italophones considéraient comme parfaitement possibles des formes telles que *STANDE* (voir *qua*, *hanno aperto due nuove Stande*). On notera également qu'à partir du moment où une forme est sentie comme faisant partie du lexique natif, elle est alors de plus en plus susceptible de subir toute une série d'opérations morphologiques de dérivations auxquelles sont précisément soumis les termes du lexique indigène. En synchronie, les paradigmes flexionnel et dérivationnel sont souvent décrits comme un bon indice pour établir une sorte d'échelle graduée indiquant le degré d'assimilation d'une forme. On mentionnera à cet égard le cas de la dérivation suffixale: en dehors du fait que la désignation de la célèbre firme automobile *A.L.F.A.* ([*alfa*], *Anonima Lombarda Fabbrica Automobili*, également écrit *Alfa*) a elle aussi pratiquement perdu son origine siglique, il apparaît clairement que l'existence de formes dérivées du sigle constitue un indice important de son assimilation au lexique natif. De la même manière, en effet, que l'on forme *cas-etta* ([*ka'zetta*]) à partir de *cas-a* ([*'ka:za*]), on peut former *Alf-etta* ([*al'fetta*]) à partir de *Alf-a*. On peut donc dire que la forme *ALFA* fait désormais partie du stock lexical italien, et qu'elle n'entretient plus qu'un lointain rapport avec le sigle. C'est au fond le même type de phénomène d'intégration que relevait Vachek dans sa belle étude de 1966. Le linguiste tchèque mentionne en effet le cas de l'anglais *O.K.*, dont est issu le verbe *to okay*.⁴⁶ En italien même, on peut signaler que la forme *computer* mentionnée plus haut constitue la forme base d'un certain nombre de dérivés verbaux et adjectivaux (voir *computerizzare*, *computeristico*...). Or la création d'une forme verbale ou d'un adjectif à partir de ce qui était originellement un sigle, un autre type d'abréviation ou un emprunt représente sans aucun doute un processus de 'domestication' et d'intégration d'une forme au système lexical indigène.

6. Conclusion

Pour conclure cette étude, on peut dire que l'analyse des données doit prendre sérieusement en considération l'opposition entre le centre et la périphérie du système et les principes de structuration

qui les caractérisent. Si l'on admet qu'au sein de la structure lexicale d'une langue les sigles occupent une place qui les rapprochent davantage des emprunts que du vocabulaire natif, on comprendra qu'ils ne soient pas soumis d'une manière systématique à l'ensemble des règles et des principes à l'œuvre au sein du lexique indigène. On peut même considérer que dans certains cas, les 'patterns' (segmentaux, accentuels...) des sigles peuvent s'opposer à ceux qui caractérisent le lexique central. A contrario, il est tout aussi évident que les sigles subissent, tout comme les emprunts, des processus d'adaptation et d'intégration qui peuvent être plus ou moins avancés. Au terme de ces processus, il arrive qu'une forme d'origine siglique ou acronymique perde complètement le souvenir de cette origine, assimilée qu'elle est alors au système lexical central. Dans ce dernier cas, les formes en question se conforment généralement aux 'patterns' neutres ou non marqués du système. Mais avant d'en arriver à ce stade, les sigles peuvent demeurer dans le système comme des 'corps étrangers', pour reprendre l'expression de Troubetzkoy; c'est le cas en italien, où nous avons vu qu'un certain nombre de restrictions pouvaient être violées sans que soient mises en place des 'stratégies de réparation' (Marotta 1993:269). Or, aussi longtemps qu'il en demeure ainsi, les sigles peuvent conserver la marque de cette extranéité.

Adresse des auteurs:

Franck Floricic: Elan TTS, Universités de Toulouse II - Le Mirail
 <floricic@univ-tlse2.fr>, <f.floricic@mx.univ-saarland.de>
 Philippe Boula de Mareüil: LIMSI-CNRS, BP 133, F-91403 Orsay CEDEX
 <mareuil@lmsi.fr>

Notes

* Cette étude a pu être menée grâce à un financement d'Elan Text-To-Speech (TTS). Nous tenons à remercier pour leurs commentaires et observations François Dell, Jacques Durand, Lucia Molinu, Marc Plénat et Anna Maria Thornton. Un grand merci enfin à tous les informateurs qui ont bien voulu répondre à nos (nombreuses) questions, et en particulier à Loredana Mosillo et Antonio De Gregorio. Nous remercions enfin les reviewers qui nous ont permis grâce à leurs remarques de préciser un certain nombre de points.

¹ Le sigle *ACMONTAL* montre par ailleurs que la séquence VC ne correspond pas à la syllabe initiale de *acciaio* ([attʃaʝo]), mais reprend plutôt ses deux graphèmes initiaux.

² Il en résulte une certaine hétérogénéité, qui pose le problème des variétés régionales. C'est la raison pour laquelle nous n'aborderons pas dans cet article la question du 'raddoppiamento (fono)sintattico': ce phénomène, que l'on retrouve dans des graphies telles que *piccista* ne s'observe pas en italien septentrional.

³ Nous utilisons ici la dénomination 'lexique indigène' d'une manière neutre, conscients des problèmes qu'elle soulève ; il est bien évident que le départ entre ce qui est 'indigène' et ce qui est 'emprunté' ne se fait pas aussi facilement que le prétendait Meillet (1921, en particulier 76-101 et 102-109) ; on a ici affaire à un continuum sans frontières nette entre mots natifs et mots d'origine étrangère, dans lequel les formes peuvent occuper une place variable. L'emprunt, en effet, est un phénomène que connaît toute langue en contact avec d'autres, que ce soit pour désigner une réalité qui n'existe pas dans la culture qui emprunte, ou sous la pression d'une communauté linguistique dominante – c'est le cas dans le domaine informatique. Les mots d'emprunt peuvent être plus ou moins assimilés dans le système de la langue cible : l'époque à laquelle s'est fait l'emprunt et le canal que celui-ci a suivi peuvent également jouer.

⁴ Selon Raffaelli (1980), c'est en effet Mussolini qui serait à l'origine de cette désignation.

⁵ Le sigle pouvait même fonctionner comme déterminant; Raffaelli mentionne des expressions telles que *film Luce*, *giornale Luce*...

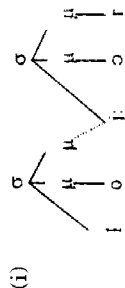
⁶ Ceci peut être mis en lumière par une matrice des fréquences d'usage des groupes initiaux de deux consonnes qui sont attestés.

⁷ Il est peut-être utile, avant d'aller plus loin, de rappeler de quelle manière sont oralisées les lettres de l'alphabet en italien – faisant abstraction de la grande variabilité qui entre en ligne de compte, dans l'aperture des voyelles de timbre intermédiaire. En dehors des cinq voyelles [a], [ɛ], [i], [ɔ], [u], certaines des consonnes sont oralisées comme des syllabes dont le noyau est la voyelle [i]. On dit par conséquent *b* ['bi], *c* ['tʃi], *d* ['di], *g* ['dʒi], *p* ['pi], *t* ['ti]. Quant aux consonnes *f*, *l*, *m*, *n*, *r* et *s*, elles sont oralisées sous forme dissyllabique : ['ɛffɛ], ['ɛllɛ], ['ɛmmɛ], ['ennɛ], ['ɛrrɛ], ['ɛssɛ]. Il semble possible d'analyser ici la seconde voyelle comme une copie de la voyelle accentuée initiale (voir aussi *h* ['akkal], *k* ['kappal]). Reste le cas de *q*, *v*, *w*, *x* et *z*, prononcés respectivement ['ku], ['vu], ['doppja'vu]/[vu'doppja]/['doppja'vi]/[vi'doppja], ['iks] et ['dzɛtal].

Pour rendre compte de ces formes en termes de minimalité, on pourrait considérer en revanche que le mot minimal italien est non pas bimoraïque mais dissyllabique. Un certain nombre de formes tendent néanmoins à montrer que le gabarit minimal de cette langue est bien bimoraïque. C'est le cas par exemple de ce que l'on désigne comme 'impératifs monosyllabiques', qui présentent une structure fondamentalement bimoraïque (voir *dai!*, *fai!*, *stai!*, *sii!*...).

La réaction d'un certain nombre d'informateurs face à leur propre pratique linguistique en matière de sigles est à cet égard intéressante : lorsque l'on contacte des associations ou des centres universitaires dont il existe un sigle parfaitement lisible (par exemple *C.L.I.*, Centro Linguistico Interfacoltà), il est rare que ces personnes contactées présentent au prime abord l'association ou le centre sous forme siglique. Invariablement, l'identification s'opère en premier lieu par la dénomination complète de l'entité ou du centre. Dans un deuxième temps, les personnes interrogées précisent qu'au sein du centre ou de l'association, les membres peuvent faire usage du sigle. Mais dans ce cas, la réalité à laquelle réfère la forme n'a pas à être 'installée' dans le discours : elle fait partie précisément d'un savoir mutuel.

⁰ Le cas du sigle *I.O.R.* est intéressant, puisqu'à l'instar de ce qui se passe avec un substantif tel que *odio*, le glide initial déclenche l'utilisation de l'allomorphe *lo* de l'article défini masculin singulier (Davis 1990, 1999). Si l'on considère que le glide fonctionne ici comme une géminée, il en résulte la syllabification suivante:



Cela dit, s'agissant en l'espèce de formes dont le statut au sein du lexique est particulier, on ne saurait exclure a priori une certaine instabilité dans la sélection de l'article.

¹¹ Comme nous le fait observer l'un des relecteurs, on peut tout à fait concevoir des prononciations telles que [pj'erre'i] ou [pj'èlle'i] avec la voyelle haute 'promue' au statut de glide. Il est d'autre part important de parler ici de tendance, car on observe là aussi une certaine variabilité dans le mode d'oralisation. Il est en effet possible de trouver des locuteurs qui oralisent le sigte *P.L.I.* par lecture [pli] plutôt que par épellation [pi'èlle'i], bien que cette dernière soit dans le cas présent plus largement attestée. Dans le cas de la *Croce Rossa Italiana* comme dans bien d'autres, certains locuteurs interrogés disent accepter la prononciation ['kri], mais la plupart préfèrent la dénomination complète à l'utilisation du sigle.

¹² Voir le site du parti (<http://www.pri.it>).

¹³ Cf. entre autres Sievers (1881), Zec (1995), Van Ginneken (1907), Sausseure (1916), Goldsmith (1990), Klein (1993), Nespor (1993), Kenstowicz (1994), Blevins (1995), Zec (1995). Rappelons que selon le 'Sonority Sequencing Principle', une attaque croît en sonorité en direction du noyau, alors qu'une coda décroît en sonorité à partir du noyau.

⁴ En termes de gouvernement, la relation entre les deux segments est typiquement celle qui caractérise le gouvernement interconstituant.

⁵ Un certain nombre d'arguments porterait donc à considérer la séquence *s/z* + occlusive + liquide comme hétérosyllabique, et à traiter d'une manière spécifique le cas de la constrictrice (Kaye et al. 1980; Nespor 1993:176; Marotta 1995). Il va de soi, cependant, que la question des séquences *s* + *C* est d'une extrême complexité et ne saurait trouver une solution dans le cadre de cette brève discussion. Comme l'observe Bertinetto (1999:71), "la sillabazione dei nessi /sC/ costituisce uno dei punti tradizionalmente più controversi della teoria fonologica, almeno per quanto riguarda la sillabazione ad inizio di parola". Concernant en particulier le caractère tautosyllabique/hétérosyllabique de cette séquence, l'auteur souligne que dans un certain nombre de contextes, il n'est pas possible de trancher définitivement entre l'un et l'autre, position avec laquelle on peut s'accorder d'autant plus facilement que le reste de notre travail insiste assez longuement sur le caractère variable et graduel d'un certain nombre de phénomènes (notamment accentuels).

Que le glide initial occupe ici la position d'attaque est confirmé par l'utilisation de la forme *la* de l'article défini féminin singulier. Dans le cas présent, la règle d'élimination est donc bloquée: on dit par conséquent *la UILDm* ('la:wildi'émme). Néanmoins, on ne peut pas exclure a priori une prononciation telle que *l'UILDm* ('l:wildi'émme).

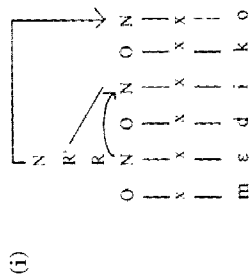
Cf. Hayes (1995), Kager (1995). Selon D'Imperio & Rosenthal (1999), des formes telles que *medico* ou *credito* résultent de la construction d'un pied initial monosyllabique et dissyllabique. Étant donné que le pied satisfait l'exigence de bimoralicité, la voyelle antépénultième n'a donc aucunement besoin d'être allongée. La syllabe entre chevrons représente la syllabe extramétrique.

Voir Repetti (1993). Selon Sluyters (1990) et Jacobs (1994^{a,b}), l'élément extramétrique serait dans ce cas le pied final.

Pour des conclusions analogues, voir Marotta (1999) ; voir également Thornton

(1996) et Bafille (1999). Les questions que soulèvent des principes tels que le Principe de Binarité ou le Principe de Non Croisement des lignes d'association sont cruciales du point de vue de la théorie linguistique et mériteraient évidemment plus que les quelques lignes qui précèdent. Néanmoins, et dans un tout autre domaine, on voit bien en quoi consiste l'inadéquation d'une analyse binariste de systèmes tels que par exemple le système de la personne. Ce qui caractérise la 'troisième personne', ce n'est pas la présence d'un trait [-personnel] mais bien plutôt le fait d'être 'hors-corrélation'. Comme l'indiquait brillamment Viggo Brøndal (1939/1943:99-100), "[...] dans un ensemble de trois les deux doivent former contraste et le troisième être intermédiaire: neutre ou complexe. [...] La première et la deuxième personnes sont mutuellement polaires; elles forment, à elles seules, le contraste fondamental de la catégorie. La troisième est neutre, donc à part".

²¹ Dans le cadre de l'analyse proposée par Bafille (1999), une forme telle que *medico* sera représentée de la manière suivante:



Dans la représentation ci-dessus, le constituant R' intègre les deux premières 'syllabes' et fonctionne comme la rime complexe d'un paroxyton, qu'il s'agisse d'une rime constituée d'un nucléus complexe ou d'une rime branchante. Bafille précise d'autre part (note 25) que R' représente un "constituant syllabique" et non un constituant métrique, et que le pied qui l'intègre forme un constituant trisyllabique. Or, dans la perspective qui est la sienne, la définition-même de ce qu'il convient de reconnaître comme un "constituant syllabique" reste problématique: l'auteur rappelle en effet que dans le cadre de la Government Phonology, "the syllable itself is no constituent [...] (p. 215)".

²² Observons que selon D'Imperio & Rosenthal (1999), l'accentuation pénultième et l'allongement de la voyelle tonique de formes telles que [a'mi:ko] résultent de la construction d'un pied trochaïque et bimoraïque circonscrit à la seconde syllabe: c'est donc parce que la voyelle de l'avant-dernière syllabe est bimoraïque qu'elle présente une durée majeure. Dans le cadre de cette analyse, la syllabe post-tonique est donc considérée comme extramétrique, et la syllabe prétonique est 'unfooted' – d'après Peperkamp (1997), la syllabe initiale d'une forme telle que [fɛ'li:tɛl] est également 'unfooted', mais la syllabe finale et la syllabe pénultième forment un pied binaire. Or, si on réduit à la syllabe pénultième le domaine accentuel, on ne voit pas comment peut se manifester le contraste qui caractérise précisément les phénomènes accentuels. Dire que la syllabe médiane est accentuée, c'est dire en effet que relativement à d'autres syllabes au sein du pied, la syllabe tonique se distingue par des paramètres acoustiques: en somme, la syllabe accentuée représente le centre rythmique d'une structure hiérarchisée dont elle constitue la tête (Garde 1968; Kurylowicz 1972, en particulier chapitre X).

²³ Ce principe conditionne également en partie la distribution de l'accent secondaire. Comme l'indiquait Benloew (1847:205), "[...] le besoin du rythme peut

rendre longue (forte) une syllabe privée de l'accent, pourvu que ce ne soit pas celle qui précède ou suit la syllabe accentuée. C'est ainsi que *infinito*, *naturale* (it.) *reconcilié* (fr.) peuvent être prononcés avec deux accents".

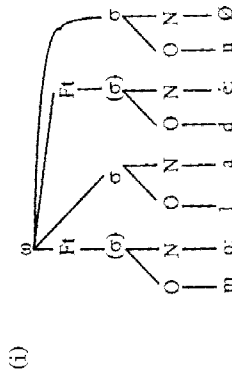
²⁴ Il est probable que cette forme hypocoristique résulte d'un processus de spirantisation de la vélaire intervocalique, suivi de son effacement. D'une manière symétrique, la coronale [t] subit en position intervocalique un processus de sonorisation attesté par ailleurs (Tekavčić 1980a:121 et suiv.).

²⁵ Le fait que la liquide [l] soit déjà ici associée à la position de coda constituerait un argument sérieux en faveur de cette analyse.

²⁶ D'une manière plus précise, le 'Head Licensing Principle' stipule qu'un élément constituant la tête d'une catégorie prosodique doit être licencié par cette catégorie. Le segment tête d'une syllabe doit donc être licencié par la syllabe, et la syllabe tête du pied doit être licenciée par le pied (Piggott 1999:162-163).

²⁷ Rappelons que selon la définition que propose Piggott du principe du 'licencement' prosodique, tout élément phonologique non terminal entretient une relation R de licenciement, où α R β implique que α licencie β , et que α est superordonné à β (Piggott 1999:161).

²⁸ De l'analyse de Piggott, il apparaît clairement que l'introduction de syllabes à noyau vide est motivée essentiellement par la nécessité de respecter un certain nombre de contraintes configurationnelles. En particulier, dans le cas de la forme *moladén* ('deux festins'), la syllabification de la nasale comme attaque d'une syllabe à noyau vide assure que la contrainte de non-finalité n'est pas violée:



Si en effet le second pied était final au sein du mot, la règle d'extramétricité s'appliquerait, et il échapperait à l'accent, comme c'est le cas de l'exemple (*allamat* où l'accent frappe de ce fait le pied initial).

²⁹ Dans le premier de ces deux exemples, la consonne finale est licenciée par le mot prosodique et non par la syllabe finale, parce que cette dernière contient une tête vide. Or une syllabe finale à tête vide est un élément prosodique faible, qui en tant que tel n'est pas apte à licencier un segment – voir également la distinction de Burzio (1991, 1994) entre syllabes légères, syllabes lourdes et syllabes faibles).

³⁰ Ajoutons que dans la perspective de Piggott, la relation de 'D-Licensing' est active dans toute grammaira, et s'applique aux éléments qui ne sont pas situés à une frontière. La relation de 'D-Licensing' est donc en conflit avec le 'R-Licensing' pour ce qui est des segments finaux; néanmoins, le 'Remote Licensing' des consonnes finales constituerait la configuration non marquée instancée par défaut par la Grammaire Universelle.

³¹ Harris et Gussmann (1998) observent d'ailleurs à ce titre: "[...] a word-final CC] cluster behaves just like an internal coda-onset cluster because it IS a coda-onset cluster".

³² Selon les termes de Prince & Smolensky (1993:41), "When heaviness alone does not decide between candidates, the position of the peak is determined by the

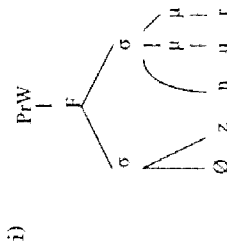
relation NONFINALITY >> EDGEMOST. It is more important for the peak to be nonfinal than for it to be maximally near the edge³³.

Il n'est pas inintéressant à cet égard de signaler qu'au sein du lexique italien, un grand nombre de termes appartenant à la strate grecque présentent une accentuation antépénultième et pénultième (Lenchantin de Gubernatis 1922, 1923, 1925). Comme nous le fait toutefois observer l'un des relecteurs, des fluctuations ou des incertitudes dans l'assignation de l'accent peuvent naître également au sein du lexique italien d'origine non savante, sans parler même des formes relevant par exemple de la toponymie.

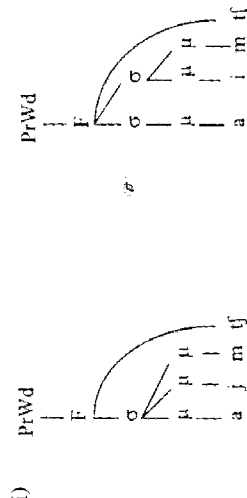
Suite à une suggestion de l'un des relecteurs, nous avons refait l'expérience de soumettre cette interrogation à divers informateurs afin d'évaluer la pertinence de la reprise anaphorique. Même si en général les personnes interrogées répondent simplement *no* à cette question, nous avons pu toutefois vérifier que l'entité *ADICOR* (réinterprétée comme *DICOR*) pouvait ou non être reprise par le clitique objet *la*. Aussi le fait qu'elle puisse l'être vient-il corroborer notre analyse.

Un élément α constitue en effet le R-licencier de β , si α R β et si α ne domine pas immédiatement β .

Cette restriction n'est cependant pas en accord avec le principe énoncé plus haut. Si en effet l'on considère qu'un élément β est R-licencié par α si et seulement si il est situé à l'extrémité droite/gauche en α et si il est immédiatement dominé par une catégorie prosodique située à l'extrémité droite/gauche en α , il devrait en principe être possible d'assigner à un sigle tel que *S.N.U.R.* (*l'znur*), *Sindacato Nazionale Università e Ricerca*) la représentation (i). La constrictive [z] y est en effet R-licenciée par le mot prosodique, puisqu'elle est immédiatement dominée par une catégorie prosodique – la syllabe initiale – qui est située à la périphérie gauche du mot prosodique. Or, dans le cas présent, le segment R-licencié n'est pas un constituant de la dernière syllabe du mot, mais de la première.



³⁷ Le même raisonnement vaut pour des formes telles que *A.I.M.C.* (Associazione Italiana Maestri Cattolici), dont la syllabification [*aimtʃ*] est en l'occurrence pré-férée à [*ajmtʃ*]:



³⁸ On peut reprendre ici le schéma (20) que nous avons présenté plus haut:

(i)

a.	b.
i	i
naʃi	na
l	l
σ	σ
σ	σ
+	+
	0
	+

³⁹ Les strates sino-japonaise et 'mimétique' occupent donc une position intermédiaire.

⁴⁰ Dans sa discussion des emprunts, Paradis (1995:78) considère également que la structure phonologique d'une langue est organisée en domaines qui distinguent un centre et une périphérie: "The core contains all of a language's constraints; by and large, the core defines the phonology of a language and governs its vocabulary. However, not all items in a language are part of the core: some, such as interjections, onomatopoeia, proper names and learned words, along with (partly) unassimilated borrowings, may lie in the periphery, temporarily or even indefinitely. The periphery contains a subset of a language's constraints, which means that items in the periphery are not subject to all the constraints that govern the core". Voir également Paradis & Lacharité (1997).

⁴¹ Voir également Trnka (1936). Les formes expressives (onomatopées, interjections) et les emprunts relèvent de ce qu'Uspensky et Zhivov appellent la périphérie extrasystémique – il s'agit de formes qui se définissent par leur appartenance à un autre système – alors que les formes appellatives et les 'shifters' relèvent de la périphérie 'systémique'. Il n'est pas inintéressant de signaler ce qu'indiquait déjà Troubetzkoy (1986:274) à ce sujet: "Il y a des langues où les règles combinatoires sont appliquées avec un grand esprit de suite à toutes les parties du vocabulaire. Dans des langues de ce genre même les mots étrangers sont modifiés de telle sorte qu'ils obéissent aux règles combinatoires normales, aux règles valables pour les mots autochtones. Dans d'autres langues les mots étrangers sont au contraire aussi peu modifiés que possible, même s'ils contredisent aux règles combinatoires autochtones. Ils demeurent dans le vocabulaire comme des corps étrangers".

⁴² Dans cette perspective, il n'est pas évident que la périphérie du système se distingue simplement du centre ('core') par le fait qu'elle serait régie par des contraintes moins nombreuses. Selon Paradis (1995) en effet, la périphérie n'est pas gouvernée par d'autres contraintes (i.e. des contraintes différentes de celles qui commandent le centre) mais par des contraintes en nombre plus restreint. Or, si un certain nombre de formes qui relèvent de la périphérie présentent systématiquement des configurations lambiques là où les formes du centre présentent des configurations trochaïques, on ne peut s'empêcher d'y voir la manifestation d'une structuration autre, l'image miroir de ce qu'offre le centre.

⁴³ Dans notre corpus, 60 % des sigles qui, lus, aboutissent à au moins trois syllabes, portent un accent initial.

⁴⁴ Comme l'observait Schuchardt dès 1877, la syllabe initiale est le lieu d'application de processus particuliers, en vertu même du fait qu'elle est initiale 'au sein du mot'.

⁴⁵ Chaque système présente des stratégies diverses pour « réparer » des configurations mal formées ou marquées. Si l'italien de Florence semble illustrer ici la stratégie de l'effacement, nous avons vu plus haut qu'il pouvait également recourir à l'épithèse (cf. la forme [*tʃizel*] du sigle *C.I.S.L.*). On remarquera d'ailleurs que dans le cas de l'emprunt *computer*, il est possible d'entendre à Rome [*erkompjuːterel*], avec une voyelle finale épithétique.

⁴⁶ Vachek (1966:30) observe en effet: "[...] the lexical item *O.K.* manages to get

somewhat shifted from the periphery of the lexical level closer to its central region, with the result that the basis of the converted expression *okay*- obtains the status of a stem morpheme. Even if this stem morpheme reveals some unusual phonological features (a disyllabic structure with two full, non-reduced vowel phonemes) and is still isolated among the ModE morphemes, there can be no doubt that some assimilation to the domestic word-stock has indeed been effected, in so far that what before the conversion was an absolutely heterogeneous formal element has now found its place in one of the basic word-categories whose grammatical features it can now share".

Abstract

The aim of this paper is to study the phonology of acronyms in Italian. It is a well-known fact that the phonological structure of acronyms deviates in many respects from that of the core phonological system. After presenting the data we used (approximately 800 acronyms), the paper discusses the issues regarding the pronunciation of acronyms and then the question of how to account for their phonological patterns. The two main types of oralisation are reading and spelling, but it is worth pointing out that a certain number of acronyms can involve both at the same time: this mixed oralisation mode is addressed by parsing the various forms from left to right, building up prosodic sites in successive steps. It is shown that the phonological patterns of acronyms are marked and that this markedness must be taken into account at the very level of phonological representations. From this point of view, phonological theories which process acronyms regardless of their status in the lexical system fail to capture their specificity. The analysis of acronyms therefore naturally raises the question of where to place this category of items in the linguistic system. Based on previous work by the Prague School of linguists, we find that by positioning acronyms at the periphery of the lexical system, their deviancy and their phonological markedness are enlightened.

Références bibliographiques

- BAFILE, Laura (1999), "Antepenultimate stress in Italian and some related dialects: metrical and prosodic aspects", *Rivista di Linguistica* 11(2):201-229.
- BENLOEW, Louis (1847), *De l'accentuation dans les langues indo-européennes tant anciennes que modernes*, Paris, Hachette.
- BERTINETTO, Pier Marco (1999), "La sillabazione dei nessi /sC/ in italiano: Un'eccezione alla tendenza 'universale'?", in BENINCA, Paola, Alberto MIONI & Laura VANELLI (eds.), *Fonologia e Morfologia dell'Italiano e dei Dialetti d'Italia. Atti del XXXI Congresso della Società di Linguistica Italiana (SLI 41)*, Roma, Bulzoni:71-96.
- BLEVINS, Juliette (1995), "The syllable in Phonological Theory", in John A. GOLDSMITH (ed.), *The Handbook of Phonological Theory*, Cambridge (MA), Blackwell: 206-244.

- BOULA DE MAREÜIL, Philippe & FRANCK FLORICIC (2001), "On the Pronunciation of Acronyms in French and in Italian", in DALSGAARD, Paul, Børge LINDBERG & Henrik BENNER (eds.), *Eurospeech*, Aalborg, Center for Personkommunikation:1923-1926.
- BRASINGTON, Ron (1997), "Cost and benefit in loanword adaptation", *Working Papers in Linguistics* 3, The University of Reading.
- BRØNDAL, Viggo (1943), *Essais de Linguistique Générale*. Copenhagen, Einar Munksgaard.
- BURZIO, Luigi (1991), "English vowel length and foot structure", in Pier Marco BERTINETTO, Michael KENSTOWICZ & Michele LOPORCARO, eds., *Certamen Phonologicum II*, Torino, Rosenberg & Sellier:121-145.
- BURZIO, Luigi (1994), "Metrical Consistency", *DIMACS Series in Discrete Mathematics and Theoretical Computer Science* 17:93-125.
- CHIERCHIA, Gennaro (1983/1986), "Length, syllabification and the phonological cycle in Italian", *Journal of Italian Linguistics* 8(1):5-34.
- DANEŠ, František (1966), "The relation of centre and periphery as a language universal", in Josef VACHEK, dir., *Travaux linguistiques de Prague 2. Les problèmes du centre et de la périphérie du système de la langue*, Prague, Academia/Paris, Klincksieck:9-21.
- DAVIS, Stuart (1990), "Italian onset structure and the distribution of 'i' and 'o'", *Linguistics* 8, 5-34.
- D'IMPERIO, Mariapaola & Sam ROSENTHALL (1999), "Phonetics and phonology of main stress in Italian", *Phonology* 16(1):1-28.
- GARDE, Paul (1968), *L'accent*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GAUTHIOT, Robert (1913), *La fin de mot en Indo-Européen*, Paris, Librairie Paul Geuthner.
- GOLDSMITH, John A. (1990), *Autosegmental and Metrical Phonology*, Cambridge/Oxford, Blackwell.
- HAYES, Bruce Philip (1995), *Metrical Stress Theory. Principles and Case Studies*, Chicago/London, Chicago University Press.
- HJELMSLEV, Louis (1933), "Structure générale des corrélations linguistiques", *Essais Linguistiques II*, Coll. Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague, volume XIV, Nordisk Sprog - og Kulturforlag, Copenhagen, 1973, 57-98.
- HJELMSLEV, Louis (1935), *La catégorie des cas. Étude de grammaire générale*, München, Wilhelm Fink Verlag.
- ISAČENKO, Alexander (1964), "On the Conative Function of Language", in Josef VACHEK, ed., *A Prague School Reader in Linguistics*, Bloomington, Indiana University Press:88-97.
- ITŌ, Junko & Armin MESTER (1995), "Japanese Phonology", in John A. GOLDSMITH (ed.), *The Handbook of Phonological Theory*, Oxford/Cambridge, Blackwell:817-838.
- JACOBS, Haïke (1994a), "Catalexis and stress in Romance", in Michael Lee MAZZOLA (ed.), *Issues and Theory in Romance Linguistics: Selected Papers from the Linguistic Symposium on Romance Languages XXIII*, Washington, Georgetown University Press:49-65.
- JACOBS, Haïke (1994b), "How optimal is Italian stress?", in Reineke Bok-BENNEA & Crit CREMERS, eds., *Linguistics in the Netherlands 1994*, AVT Publications 11, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins:61-70.

- JESPERSEN, Otto (1904), *Lehrbuch der Phonetik*, Leipzig/Berlin, Teubner.
- KAGER, René (1995), "The Metrical Theory of Word Stress", in John A. GOLDSMITH, ed., *The Handbook of Phonological Theory*, Oxford/Cambridge, Blackwell:367-402.
- KAYE, Jonathan, Jean LOWENSTAMM & Jean-Roger VERGNAUD (1990), "Constituent structure and government in phonology", *Phonology* 7, 193-231.
- KAYE, Jonathan, Jean LOWENSTAMM & Jean-Roger VERGNAUD (1990), "Constituent structure and government in phonology", *Phonology* 7:193-231.
- KENSTOWICZ, Michael (1994), *Phonology in Generative Grammar*, Cambridge/Oxford, Blackwell.
- KLEIN, Marc (1993), "La syllabe comme interface de la production et de la réception phoniques", in Bernard LAKS, & Marc PLÉNAT eds., *De Natura Sonorum. Essais de phonologie*, Saint Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 101-141.
- KURYLOWICZ, Jerzy (1958), *L'accentuation des langues indo-européennes*, Coll. Prace Językoznawcze 17, Wrocław/Kraków, Polska Akademia Nauk.
- KURYLOWICZ, Jerzy (1972), *Studies in Semitic Grammar and Metrics*, Coll. Prace Językoznawcze 67, Wrocław/Warszawa - Kraków/Gdańsk, Polska Akademia Nauk.
- LENCHANTIN DE GUBERNATIS, Massimo (1922), "L'accentazione degli allotropi italiani di base greca", *Archivum Romanicum*, volume VI, 456-461.
- LENCHANTIN DE GUBERNATIS, Massimo (1923), "L'accentazione dei grecismi italiani", *Archivum Romanicum*, volume VII, 27-87.
- LENCHANTIN DE GUBERNATIS, Massimo (1925), "Metanastasi e ditonia degli ellenismi latini", *Archivum Romanicum*, volume IX, 424-438.
- MAKAEV, Enver A. (1965), "Pressure of the System and Hierarchy of Language Units", *Linguistics* 14:33-40.
- MANCINI, Federico & Miriam VOGHERA (1994), "Lunghezza, tipi di sillabe e accento in italiano", *Archivio Glottologico Italiano*, LXXIX, 51-77.
- MAROTTA, Giovanna (1993), "Selezione dell'articolo e sillaba in italiano: un'interazione totale?", *Studi di Grammatica Italiana*, volume XV, 255-293.
- MAROTTA, Giovanna (1999), "Degenerate Feet nella fonologia metrica dell'italiano", in BENINCA Paola, Alberto MIONI & Laura VANELLI (eds.), *Atti del XXXI Congresso della Società di Linguistica Italiana (SLI 41)*, *Fonologia e morfologia dell'italiano e dei dialetti d'Italia*, Roma, Bulzoni:97-116.
- MEILLET, Antoine (1921), *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, Champion.
- NEMEC, Igor (1971), "On the study of lexical subsystems of Language", in POLDAUF Ivan (ed.), *Travaux Linguistiques de Prague 4. Études de la phonologie, typologie et de la linguistique générale*, Prague, Academia / Paris, Klincksieck:205-216.
- NESPOR, Marina (1993), *Fonologia*, Bologna, Il Mulino.
- PAČESOVÁ, Jaroslava (1975), "Quantità, accento o contatto sillabico?", *Études Romanes de Brno*, volume VIII, 7-14.
- PARADIS, Carole (1995), "Native and loanword phonology as one: constraints

- vs. rules", in Kjell ELENIUS & Peter BRANDERUD, eds., *Proceedings of The XIIIth International Congress of Phonetic Sciences (ICPhS'95)*, volume 3, Stockholm:74-81.
- PARADIS, Carole & Darbène LACHARITÉ (1997), "Preservation and minimality in loanword adaptation", *Journal of Linguistics* 33(1):379-430.
- PEPERKAMP, Sharon (1997), "A representational analysis of secondary stress in Italian", *Rivista di Linguistica* 9(1):189-215.
- PIGGOTT, Glyne (1994), "Weightless syllables", in Wolfgang Ulrich DRESSLER, Martin PRINZHORN & John R. RENNISON, eds., *Proceedings of the 7th International Phonology Meeting*, Torino, Rosenberg & Sellier:173-193.
- PIGGOTT, Glyne L. (1999), "At the right edge of words", *The Linguistic Review* 16(2):143-185.
- PLÉNAT, Marc (1993), "Observations sur le mot minimal français. L'oralisation des sigles", in B..... LAKS & M..... PLÉNAT, eds., *De Natura Sonorum. Essais de phonologie*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes:143-172.
- PLÉNAT, Marc (1997), "De quelques paramètres intervenant dans l'oralisation des sigles en français", in Lidia RABASSA & Michel ROCHÉ, eds., *Variation linguistique et enseignement des langues. Langue parlée, langue écrite. Cahiers d'Études Romanes* 9:27-52.
- PRINCE, Alan & Paul SMOLENSKY (1993), *Optimality Theory. Constraint Interaction in generative grammar*, Technical Reports of the Rutgers University RuCCS TR-2.
- RAFFAELLI, Sergio (1980), "LUCE: da sigla a nome comune", *Lingua Nostra*, volume XLI, fasc. 2-3:99-102.
- REPETTI, Lori (1993), "L'accento dei prestiti recenti in italiano", *Quaderni Patavini di Linguistica* 12:79-87.
- ROHLFS Gerhard (1966), *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti. Fonetica*, Coll. Piccola Biblioteca Einaudi 148, Torino, Einaudi.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1916), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- SCHUCHARDT, Hugo (1874), "Phonétique comparée", *Romania*, volume III, 1-30.
- SCHUCHARDT, Hugo (1877), "Le redoublement des consonnes en italien dans les syllabes protoniques", *Romania*, volume VI, 593-594.
- SIEVERS, Eduard (1881), *Grundzüge der Phonetik*, Leipzig, Breitkopf and Hartel.
- SLUYTERS, Willebrord (1990), "Length and stress revisited: a metrical account of diphthongization, vowel lengthening, consonant gemination and word-final vowel epenthesis in modern Italian", *Probus* 2(1):65-101.
- TEKAVČIĆ, Pavao (1980a), *Grammatica storica dell'italiano. I. Fonematica*, Bologna, Il Mulino.
- TEKAVČIĆ, Pavao (1980b), *Grammatica storica dell'italiano. II. Morfosintassi*, Bologna, Il Mulino.
- THORNTON, Anna Maria (1996), "On some phenomena of prosodic morphology in Italian: accorciamenti, hypocoristics and prosodic delimitation", *Probus* 8:81-112.
- TRNKA, Bohumil (1936), "General laws of phonemic combinations", *Travaux du Cercle Linguistique de Prague 6. Études dédiées au Quatrième Congrès des Linguistes*, Prague:57-62.

- TROUBETZKOY, Nicolaj S. (1986), *Principes de phonologie*, Coll. Tradition de l'Humanisme VII. Paris, Klincksieck.
- UHLENBECK, Eugenius Marius (1971), "Peripheral verb categories with emotive-expressive or onomatopoeic value in modern Javanese", in Ivan POLDAUF (ed.), *Travaux Linguistiques de Prague 4. Études de la phonologie, typologie et de la linguistique générale*, Prague, Academia/Paris, Klincksieck:145-156.
- USPENSKY, Boris Alexandrovič & Viktor ZHIVOV (1974), "L'Opposition entre le Centre et la Périphérie et les Universaux Linguistiques", in Luigi HEILMANN, ed., *Proceedings of the 11th International Congress of Linguists*, Florence, Bologne, Il Mulino:257-267.
- USPENSKY, Boris Alexandrovič & Viktor ZHIVOV (1977), "Center-periphery opposition and language universals", *Linguistics* 196:5-24.
- VACHEK, Josef (1964), "On Peripheral Phonemes of Modern English", *Brno Studies in English* 4:7-110.
- VACHEK, Josef (1965), "The Place of [i] in the Phonic Pattern of Southern British English", *Linguistics* 14:52-59.
- VACHEK, Josef (1966), "On the Integration of the Peripheral Elements into the System of Language", in Josef VACHEK, ed., *Travaux linguistiques de Prague 2. Les problèmes du centre et de la périphérie du système de la langue*, Prague, Academia / Paris, Klincksieck:23-37.
- VAN GINNEKEN, Jacques (cité dans la note 13)
- ZEC, Draga (1995), "Sonority constraints on syllable structure", *Phonology* 12:85-129.
- ZHIVOV, Viktor (1973), "Centr i periferija v fonologičeskoj organizaciji slova, I", *Lingvotipologičeskie issledovanija*, Research in Linguistic Typology I, Moscow:80-163.